

**Roman national**

**DU MÊME AUTEUR**

**Chez le même éditeur**

**ROMAN NATIONAL**

**GOOGLE DEATH**

**LE PLUS VIEIL ÉCRIVAIN DU MONDE**

**LA GUERRE ET L'EXIL**

**DIVERSIONS**

**GOOGLE DEATH**

**Aux éditions Numériklivres**

**AUX ÎLES KERGUELEN**

**Laurent Margantin**

**ROMAN NATIONAL**

**éditions œuvres ouvertes**

éditions œuvres ouvertes, 2019

ISBN : 979-10-90230-35-4

[www.oeuvresouvertes.net](http://www.oeuvresouvertes.net)

Oui, la Place Beauvau est l'épicentre de la crapulerie française, cela ne fait aucun doute. Je sais de quoi je parle, j'ai travaillé sous les ordres de tous les ministres de l'Intérieur depuis Mitterrand jusqu'à Valls. Je dois dire que de tous les ministres de l'Intérieur que j'ai connus au cours de ma longue carrière Mitterrand était sans conteste le plus infâme. J'ai soif, qui me donnera un verre d'eau ? La place Beauvau pue à des kilomètres à la ronde, c'est une infection, pour la trouver il suffit de suivre les mouches. La puanteur de la place Beauvau est très spéciale car elle n'est pas causée par une grève des éboueurs, non le quartier est propre en apparence, tout ce qu'il y a de plus propre, les rues sont nettoyées tous les jours à grands jets d'eau par les camions verts de la mairie, et pourtant la place Beauvau pue horriblement et sa puanteur vous agresse à des kilomètres à la ronde, je sais de quoi je parle, j'y ai travaillé pendant plus de cinquante ans. Pasqua avait l'habitude de dire : « Allez, on lâche les chiens ! » Et Chevènement disait la même chose ! La Place Beauvau pue, mais ça a l'air de ne déranger personne à part moi. C'est assez étrange, cette puanteur que

personne ne remarque, c'est très français, non ? De tous les ministres de l'Intérieur que j'ai connus, Valls est le seul qui ait cherché à ressembler à un gestapiste, cheveux courts, mâchoire bloquée, yeux méchants, voix grave, dos raide, et surtout ce manteau sombre au col dressé derrière la nuque, bref, lourd clin d'œil à l'électorat Front national. Bien sûr, il n'est pas allé jusqu'à mettre un manteau en cuir comme celui que portaient les officiers de la Gestapo, mais le manteau que portait Valls ministre de l'Intérieur avait la même coupe, et surtout ce col dressé typique des officiers de la Gestapo. Évidemment pas de croix gammée sur son manteau, on lui aurait reproché, quoiqu'en vérité beaucoup de Français auraient trouvé ça très bien. Beaucoup de Français apprécient les symboles nazis, ça leur rappelle Vichy et ils ont la nostalgie de cette France-là. Pour eux, Vichy c'est la France, comme pour beaucoup de ministres de l'Intérieur d'ailleurs. C'est ce qui donne à la Place Beauvau cette puanteur tout à fait spéciale. Depuis la « salle de convivialité » où je me trouve, on voit la roseraie, de nouvelles fleurs ont éclo, ça parfume jusqu'ici. La plupart des ministres de l'Intérieur français ont été des espèces de chiens enragés, plus ils étaient enragés et plus ils étaient

appréciés par les Français. Tiens, c'est étonnant que Maurice Papon n'ait pas été ministre de l'Intérieur, il était fait pour le poste. « La vraie France, disait mon père, c'est l'Intérieur. Là, il n'y a plus ni droite ni gauche, la gauche est devenue la droite, la gauche s'est fondue dans la droite et la droite a absorbé l'extrême droite. Il n'y a plus que l'unité nationale. » Mon père avait longtemps caressé le rêve d'entrer à « l'Intérieur », comme il disait. Finalement il avait été nommé au Budget et il dut renoncer à « l'Intérieur ». Alors dès que j'eus les diplômes nécessaires pour postuler, il reporta ses propres espoirs sur moi et son rêve fut exaucé quand je fus nommé à l'Intérieur, même s'il s'agissait d'un poste de subalterne dans un service sans grand prestige de l'administration de la Place Beauvau. Mitterrand, qui était ministre de l'Intérieur à ma nomination, me dégoûta dès le premier jour. Et même avant, à cause de ce que je savais déjà sur lui. Toute ma carrière à l'Intérieur fut marquée par le dégoût que j'éprouvais dès le début pour cet homme. D'autres furent séduits par Mitterrand, moi jamais. Mon dégoût se renforça même avec les années. Il eut beau jouer au Sphinx et au monarque éclairé une fois élu président, Mitterrand resta toujours pour moi l'infâme ministre de

l'Intérieur qu'il avait été. Je me suis traîné hors de ma chambre, j'ai même mis le nez dehors, mais sans aller jusqu'à la roseraie car je risquais d'y rencontrer Dunoyer, et maintenant je retourne dans ma chambre. Je me souviens que la première fois que je suis allé place Beauvau, la puanteur qui y régnait m'a paru insupportable. Mon père, lui, ne sentit rien. Je crus qu'en entrant dans les bureaux du ministère de l'Intérieur j'échapperai à la puanteur, mais ce ne fut pas le cas : ça puait aussi dans les bureaux, et même plus fort encore. Je dus vivre pendant cinquante ans dans la puanteur de la Place Beauvau sans jamais m'y habituer. Je tourne en rond dans ma chambre, je peux tourner en rond comme ça pendant des heures, puis quand j'en ai assez de tourner en rond dans ma chambre je sors à nouveau dans le couloir, je marche dans le couloir en jetant un coup d'œil dans les chambres dont les portes sont ouvertes, ce qui est assez fréquent ici, car beaucoup de pensionnaires occupent leurs journées à regarder les gens qui passent dans le couloir. « Delafouche ! Si avec un nom pareil vous ne faites pas une belle carrière à l'Intérieur ! » me lança le chef de service le jour où je me présentai pour la première fois dans son bureau. Et comme j'avais l'air surpris, il me parla de son



maître, Fouché, ministre de la Police sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. « Sans Fouché, nous ne serions tout simplement pas là ! Il a tout inventé, et les ministres de l'Intérieur venus après lui ne sont que ses continuateurs ! » Pendant ses loisirs, Corbillon, un petit être à l'apparence ignoble que j'ai détesté pendant cinquante ans de ma vie, écrivait une biographie de Fouché et savait donc tout du personnage. Certains jours, il lui arrivait de dire qu'il était « possédé » par Fouché. « C'est formidable, on n'en a jamais fini avec tous ses crimes ! Mitterrand a sans doute beaucoup étudié Fouché. Sans Fouché, il n'y aurait pas eu Mitterrand. » Et sans Mitterrand, il n'y aurait pas eu Sarkozy. Sarkozy a sans doute beaucoup étudié Mitterrand, qui avait lui-même beaucoup étudié Fouché. Tout se tient. Tous ces êtres abominables sont reliés entre eux. Tous ces ministres de la Police font partie de la même communauté de crapules, cela ne fait aucun doute. Ils sont tous immondes individuellement, mais il faut les prendre comme un ensemble. J'ai développé cette méthode au fil des années à l'Intérieur. Quand je passe dans le couloir, certains pensionnaires tourment la tête pour me regarder passer, d'autres n'ont pas besoin de tourner la tête car ils occupent

leur journée à attendre que quelqu'un passe dans le couloir et ont donc la tête constamment tournée vers le couloir. Tout petit déjà Pasqua avait le goût du meurtre. Il avait commencé par les sauterelles. Il en attrapait tous les jours une dizaine qu'il enfermait dans une grosse boîte d'allumettes avant de leur arracher les pattes et les ailes et de les écrabouiller entre ses doigts. Le soir venu, il consignait tous ses crimes dans un beau cahier Clairefontaine que sa maman lui avait offert. Tous les jours, une dizaine de sauterelles, mais ce n'était que le début. Ensuite il passa aux grenouilles qu'il capturait dans un étang près de chez lui. Tous les matins, Pasqua petit enfant allait poser ses pièges en sifflotant. Quand il en avait capturé un bon nombre, il passait sa journée à leur infliger les sévices les plus terribles. Et chaque soir, il consignait tous ses crimes dans son beau cahier Clairefontaine. Mais bientôt, sauterelles et grenouilles ne suffirent plus. Armé d'une bêche, il s'essaya au meurtre de chiens et de chats, mais se lassa assez vite. Ces meurtres d'animaux, c'était toujours la même chose, ça ne durait pas assez longtemps. Il fallait passer à autre chose, il fallait passer aux humains. Il n'avait que six ans quand il imagina une organisation secrète dont il serait le cerveau et qu'il avait

baptisée « Empire du crime » en hommage à Fritz Lang. Ce n'est que bien des années plus tard, en 1959, qu'il fonda le SAC. À l'Intérieur, j'étais aux premières loges pour assister aux activités criminelles de Pasqua et de tous ceux qui l'avaient précédé et qui lui succéderaient. Même si je n'étais pas actif dans un service spécialisé dans les crimes politiques ou autres, je savais ce qui se tramait. Corbillon était tellement bavard qu'il finissait par tout nous raconter à l'heure du déjeuner. Je regarde la roseraie de loin, mais je n'y vais pas, par crainte de rencontrer Dunoyer. Je sors une nouvelle fois sur le perron, hume le parfum des roses de loin, mais je ne marche pas jusqu'à la roseraie. Le simple fait de croiser Dunoyer et d'échanger un salut avec lui me gâcherait la journée. Alors je finis par remonter dans ma chambre, après un bref passage par la « salle de convivialité » où, à cette heure matinale, quelques pensionnaires sont déjà regroupés autour de l'abreuvoir comme les vaches dans le pré d'à côté. Je n'ai jamais pu m'habituer à l'odeur de sang et de cadavre qui empuante la Place Beauvau. Les premiers jours Place Beauvau, j'allais régulièrement me réfugier dans les toilettes, mais l'odeur des excréments ne recouvrait pas la puanteur qui régnait partout. Corbillon avait l'air de très bien vivre

avec, il était dans son élément. La fréquentation quotidienne de Fouché lui avait même rendu la puanteur agréable. Mais pourquoi Papon n'est-il pas devenu ministre de l'Intérieur ? Il était parfait pour le poste. Tous les ministres de l'Intérieur le sont devenus parce qu'ils étaient attirés par la puanteur qui règne Place Beauvau. Ils l'ont sentie de très loin, depuis leur berceau. Comme les saumons ils ont remonté la rivière jusqu'à la source de la puanteur. Quelqu'un comme Papon a gravi tous les échelons, mais il n'est pas devenu ministre de l'Intérieur, il a dû se contenter du Budget, comme mon père. Papon a été ministre du Budget dans le gouvernement Barre. Or Barre était antisémite, ils ont dû s'en raconter des histoires juives et rigoler ensemble ! Papon était meurtri de ne pas avoir accédé à la puanteur suprême, l'Intérieur. Barre a cherché à le consoler en feuilletant avec lui un album de photos du ministère de l'Intérieur sous l'Occupation. Tout cela je l'ai vu. J'aime beaucoup les roses mais je ne vais pas à la roseraie, de crainte de rencontrer Dunoyer qui y est toujours fourré. J'aime beaucoup les roses mais je ne vais plus à la roseraie, de crainte de rencontrer Dunoyer qui y est toujours fourré. Quand je suis arrivé ici, je me rendais tous les jours à la roseraie, et c'est là que j'ai fait la connaissance

de Dunoyer. J'ai vite cessé d'y aller, pour ne pas avoir à le rencontrer. J'ai travaillé plus de cinquante ans à l'Intérieur sans rencontrer une seule fois un ministre de l'Intérieur, alors je faisais des dessins. Mitterrand, je n'avais de toute façon nul besoin de le rencontrer, je l'ai vu tout de suite, lui et toute sa crapulerie. Quand je me rendais au secrétariat du ministre pour y déposer un dossier, la puanteur était insoutenable, mais elle dessinait le personnage. Oui, j'insiste sur ce point : la puanteur *dessinait* le personnage ! Mais pourquoi pas Papon à ce poste ? Avec cette puanteur il aurait été au paradis. J'ai fini par *voir* également tous les autres ministres de l'Intérieur, mais pas aussi bien que Mitterrand. Il y a quelque chose d'insupportable à voir ces têtes tournées vers la porte de leur chambre quand on passe dans le couloir. Ils n'ont rien d'autre à faire, alors ils regardent ceux qui passent dans le couloir. Toute leur vie, ils n'ont fait que ça, regarder ceux qui passent dans le couloir. Dans d'autres maisons, dans d'autres villes, ils laissaient également la porte de leur chambre ouverte, ils avaient toujours la tête tournée vers un couloir, ils vivaient dans l'obsession d'un couloir et de ceux qui y passaient. Ce couloir de la résidence est leur dernier couloir, alors ils sont

encore plus concentrés, ils ne voudraient à aucun prix rater le dernier individu qui passera dans leur dernier couloir. C'est une espèce de défi qu'ils se sont lancé à eux-mêmes : avant leur dernier souffle voir le dernier homme qui passera dans leur dernier couloir. Pour plusieurs d'entre eux, je serai sans doute ce dernier homme du dernier couloir, et au fond ça leur est égal. Corbillon arrivait tous les matins l'air profondément pensif, l'esprit absorbé par Fouché. Il lui arrivait de dire : « Je n'ai pas dormi cette nuit, Fouché m'a visité. » Il disait aussi qu'il sentait la présence de Fouché partout « à l'Intérieur ». Il disait « à l'Intérieur », mais ceux qui l'écoutaient comprenaient évidemment « à l'intérieur », sans majuscule. Au-dessus de son bureau, il y avait un portrait de Fouché. Il pouvait se le permettre, il dirigeait un tout petit service situé au dernier étage d'un bâtiment attenant au ministère, personne n'y venait jamais. Pourquoi Papon, lui qui avait été préfet de Paris pendant la guerre d'Algérie et surtout pendant la fameuse nuit du 17 octobre 1961 où des policiers français avaient jeté de nombreux Algériens dans la Seine, pourquoi Papon n'a-t-il jamais été ministre de l'Intérieur ? N'était-il pas taillé pour le poste ? N'avait-il pas toutes les qualités requises ? Mon premier jour

à l'Intérieur, j'avais eu beaucoup de mal à trouver le tout petit service où j'allais faire l'ensemble de ma carrière. Les personnes que j'avais croisées dans les couloirs du rez-de-chaussée en connaissaient à peine l'existence. « Le service des disparus ? » avais-je demandé plusieurs fois, la voix tremblante car je craignais d'arriver en retard à ma CONVOCATION, oui, c'est le mot qui était frappé en grosses lettres rouges sur l'enveloppe que j'avais reçue du ministère de l'Intérieur. On m'avait conseillé de monter jusqu'au dernier étage du bâtiment, auquel j'avais accédé par un escalier étroit. J'étais arrivé assez vite en haut de cet escalier, poussé par la puanteur insoutenable du ministère (des rats crevés quelque part, m'étais-je dit). Au dernier étage, j'avais fini par découvrir une porte tout au bout d'un couloir sombre au plafond de plus en plus bas. Je me souviens avoir frappé plusieurs fois avant qu'une voix - sans doute celle de Fichieux, car Corbillon ne répondait jamais quand on frappait à la porte - m'ordonne d'entrer. La première chose que j'ai vue en entrant dans le petit bureau, c'est le portrait de Fouché au-dessus de Corbillon, puis j'ai baissé les yeux vers Corbillon que je voyais pour la première fois, un petit être ignoble aux longs bras étendus sur son

bureau comme les tentacules d'une pieuvre, sa tête longiligne et osseuse aux gros yeux de poisson qui me fixaient comme s'il avait eu en face de lui une bête étrange, un nouvel employé dans son service ! Dès cette première rencontre, il fut clair que j'allais détester Corbillon le restant de mes jours. Je ne vais plus à la roseraie mais j'observe Dunoyer et je pense souvent à lui. Dunoyer passe ses journées à chercher du crottin de cheval dans la nature environnante, il en rapporte tous les jours et le dépose au pied des rosiers de la roseraie. Je ne sais pas comment il fait pour trouver tout ce crottin de cheval étant donné qu'il n'y a pas de chevaux dans les environs, en tout cas je n'en ai jamais vu aucun lors de mes promenades. Les couloirs puants du ministère, l'escalier étroit menant au dernier étage, étage le plus sombre du bâtiment, le bureau où j'allais m'installer bientôt, tout cela m'avait profondément dégoûté, j'avais eu aussitôt envie de vomir. Tous les jours qui ont suivi, tous les jours de ma longue carrière au ministère je n'ai cessé d'avoir envie de vomir, et c'est peut-être cette envie de vomir tout au long de ces cinquante années qui m'a gardé en vie. Sans cette envie de vomir quotidienne, sans doute n'aurais-je pas tenu tout ce temps à l'Intérieur. Encore



aujourd'hui, il m'arrive d'avoir envie de vomir rien qu'en pensant à la puanteur du ministère. Partout, Papon avait ébloui ses supérieurs hiérarchiques par son sens de l'organisation. On lui commandait un convoi de cinquante Juifs pour Drancy, et le lendemain le convoi était parti après une rafle matinale dans Bordeaux. Partout, d'abord à la préfecture de la Gironde, puis deux ans plus tard au ministère de l'Intérieur, ses chefs ne tarissaient pas d'éloge à son propos. À Bordeaux comme à Paris, les policiers qui avaient servi sous ses ordres voyaient en lui un père protecteur, toujours à l'écoute de leurs doléances, inquiet de leurs moindres souffrances. Ils ne rêvaient que de mieux pouvoir le servir. « Papa - Papon - Patrie » étaient les maîtres mots de la police autant sous Vichy que sous la Cinquième République. Quand les policiers reçurent l'ordre d'exécuter les Algériens qui manifestaient dans Paris et de jeter leur corps dans la Seine pendant la fameuse nuit du 17 octobre 1961, tous étaient à leur poste, prêts à agir, aucun ne manquait à l'appel. Papon avait été aussi efficace avec les Juifs qu'avec les Algériens, il savait organiser des convois et des assassinats à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, dans n'importe quelles conditions. Il ne semblait jamais

dormir, au service de l'État vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quand je fus nommé à l'Intérieur, tous les chefs de service avaient encore un portrait de Papon dédicacé dans un tiroir de leur bureau, portrait qu'ils sortaient de temps en temps pour y poser en cachette un baiser passionné. Des années après son départ de la préfecture de Paris, Papon était encore présent dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs, telle une icône de la sécurité nationale. Ministre de l'Intérieur, Valls rêvait d'avoir un Papon à son service capable d'organiser des convois de Roms en quelques heures. À propos des réfugiés de Calais, Valls ne cessait de répéter : « Ah, si Papon était là, le problème serait réglé depuis longtemps ! » C'est sans doute l'esprit de Papon planant au-dessus de nos bureaux qui a poussé Valls à porter un manteau gestapiste, ce qui était très exagéré, car on n'avait jamais vu Papon en uniforme de la Gestapo. Sans doute Valls avait-il été plutôt influencé par Brasillach amateur de l'uniforme allemand, mais c'est une question trop complexe pour qu'on puisse lui trouver une réponse définitive. Il est probable que Dunoyer se fasse livrer secrètement du crottin de cheval, il est probable qu'il se fasse livrer le crottin de cheval dans un endroit discret, pas ici devant tous les

pensionnaires, mais à l'écart de notre résidence, au bord de la nationale par exemple. Voir Dunoyer en train de déposer son crottin du jour au pied de chaque rosier est écoeurant, rien n'est plus écoeurant que cette vision quotidienne qui me donne la même envie de vomir que jadis au ministère. Pasqua est-il coupable du meurtre de Malik Oussekiné ? Oui. À l'âge de neuf ans, le petit Pasqua confectionnait des figurines de voltigeurs en bois, soit deux policiers montés sur une moto tout-terrain miniature, le premier pilotant l'engin, le second se servant d'une petite matraque également en bois. Pendant que les autres enfants jouaient avec des soldats de plomb, le petit Pasqua, lui, s'amusait à faire circuler ses voltigeurs dans les rues d'une ville en carton-pâte, manipulant le bras qui tenait la matraque pour frapper des manifestants en pâte à modeler. Des années plus tard, une fois devenu ministre de l'Intérieur, il chargea son complice Pandraud de remettre en service une équipe de voltigeurs dans la capitale, et sautillait de joie comme un gamin à chaque fois qu'ils venaient parader dans la cour du ministère en faisant pétarader le moteur de leurs machines. Oui, c'est bien Pasqua qui est coupable du crime de Malik Oussekiné, cela ne fait aucun doute. À chaque manifestation qui tournait

au vinaigre, Pasqua se frottait les mains en ordonnant de « lâcher les chiens ». Je revois encore la jubilation qu'éprouvait Pasqua quand il prononçait ces mots dans son lourd accent méridional : « Allez, on lââche les chiiiens. » Malik Oussekiné était un jeune homme inoffensif, pas du tout à un casseur, mais il était maghrébin, raison suffisante pour le tabasser, comme si les voltigeurs avaient cru que Papon était leur ministre de l'Intérieur, et non Pasqua. Mais Papon ou Pasqua, c'était du pareil au même pour les voltigeurs. Quelques-uns avaient sans doute commencé leur carrière à la Police sous Papon et l'avaient poursuivi sous Pasqua, ils la finiraient sous Chevènement et passeraient leur retraite à regretter leurs rallyes nocturnes de voltigeurs à travers les rues de la capitale. La belle camaraderie des voltigeurs, la joyeuse fraternité des assassins ! Les premiers temps à la résidence, j'avais parlé à Dunoyer, nous avions fait connaissance à la roseraie, mais à présent je ne le supporte plus, lui et son numéro quotidien à la roseraie. Il m'arrive même de fermer les volets de ma chambre et de rester dans le noir en attendant que Dunoyer ait fini de faire le tour des rosiers auxquels il dit des mots doux prodigieusement insupportables tout en déposant son crottin

de cheval à leur pied. Oui, Pasqua est bien coupable du meurtre de Malik Oussekiné, cela ne fait aucun doute. Mais pourquoi Papon n'a-t-il jamais été ministre de l'Intérieur ? Avec lui ministre, on aurait jeté Malik Oussekiné à la Seine et on n'en aurait plus parlé. Personne n'aurait été embêté pour cela, car jeter un Arabe à la Seine de plus ou de moins quelle importance. (« Et d'ailleurs personne ne connaît le chiffre exact », me disait Corbillon en affichant son ignoble sourire dès qu'il abordait cette question, sans jamais mentionner la date du 17 octobre 1961, comme si la police française avait jeté des Arabes dans la Seine tous les jours.) Les premiers temps à la résidence, j'avais parlé tous les jours avec Dunoyer, nous avions fait connaissance à la roseraie et nous avions pris l'habitude de nous y retrouver en fin de matinée, lui chargé de son crottin de cheval qu'il était allé récupérer dans je ne sais quelle écurie des environs (car il devait bien y avoir une écurie quelque part où il s'approvisionnait, non, c'était impossible qu'on lui eût livré son crottin de cheval, cette hypothèse ne tenait pas debout, il se fournissait évidemment à une écurie des environs). Mais très vite son petit rituel m'avait irrité. Aujourd'hui je ne supporte même plus d'entendre son bavardage au loin

quand il vient déposer son crottin au pied des rosiers, je ferme les volets, je me bouche les oreilles. La voix de Dunoyer m'est insupportable, qu'il parle à ses rosiers ou qu'il s'adresse aux autres résidents. Ma rupture avec Dunoyer s'est produite très vite, en à peine quelques jours, là-bas, à la roseraie. Chaque 3 septembre, jour de l'anniversaire de Papon, les chefs de service de l'Intérieur sortaient son portrait qu'ils gardaient précieusement dans un tiroir de leur bureau, l'époussetaient à l'aide d'un vieux mouchoir et l'accrochaient au-dessus de leur bureau, à la vue de tous. De nombreux employés venaient déposer des fleurs en silence et se recueillaient un instant, les larmes aux yeux. Corbillon me racontait que, le même jour, les policiers bordelais qui avaient servi sous Papon organisaient également une petite cérémonie d'hommage devant la préfecture, avant de circuler dans les rues de la ville à bord des mêmes véhicules qui avaient été utilisés lors des rafles. La population bordelaise semblait apprécier cette mise en scène qui réveillait chez certains les souvenirs d'une époque ô combien heureuse. Bien sûr, ces hommages se firent plus discrets par la suite, mais tout ce qu'avait fait Papon, chacun au ministère le savait et l'appréciait, et ce n'était pas un

procès intenté par les socialistes – et par le premier d’entre eux, ce félon de Mitterrand ! – qui allait empêcher ses admirateurs de lui témoigner une reconnaissance éternelle. Papon, c’était la France, Papon, c’était l’Intérieur, c’est-à-dire la police au service de l’État, en toutes circonstances. La Place Beauvau est l’ultime récompense des criminels d’État comme Papon. Tous les criminels d’État se retrouvent un jour Place Beauvau, d’où la puanteur infernale qui me rendit malade dès ma première journée de travail. J’avais d’abord cru y échapper en accédant par le petit escalier au dernier étage du ministère, mais mon espoir fut vite déçu. À peine étais-je entré dans le bureau de Corbillon que la puanteur de l’Intérieur s’attaquait de nouveau à moi, avec encore plus de violence, si bien qu’après m’être brièvement présenté en bafouillant mon nom et en tendant ma convocation, je plongeai aussitôt mon nez dans un mouchoir tiré de ma poche en prétextant un rhume. « Vous verrez, m’avait dit Corbillon d’une voix méchante, on s’enrhume facilement ici, c’est à peine chauffé. Il est probable que, comme nous, vous crèverez à petit feu. » Tiens, Collomb nommé ministre de l’Intérieur : ce vieux schnock lyonnais d’extrême droite va faire parler de lui. Le matin, je passe un moment dans la

« salle de convivialité » pour lire le journal local : je le feuillette très vite, je ne m'assois même pas, et trouve souvent quelque chose d'intéressant à noter, que j'intègre parfois à mon *roman national*. Je suis devenu un spécialiste de la lecture rapide du journal, je me suis beaucoup entraîné tout au long de ma vie. Les journaux sont essentiellement alimentés par la propagande d'État, mais il arrive que cette propagande d'État soit intéressante et révèle malgré elle une vérité historique. Aujourd'hui, je tombe sur la nomination de Collomb comme ministre de l'Intérieur, abject personnage persécuteur de migrants dans « sa » ville de Lyon et qui redoublera certainement d'abjection à l'Intérieur. Hier, j'ai découpé une photographie dégoûtante de Marguerite Duras aux côtés de Mitterrand, je découpe systématiquement les photos de Mitterrand dans le journal, et j'ai une préférence pour les photos où il trône avec un écrivain. Dès ce premier jour à l'Intérieur, j'ai associé la puanteur qui y régnait à Mitterrand qui le dirigeait alors, à mes yeux il était le premier responsable de cette situation insoutenable et il l'est resté pendant les nombreuses années qui ont suivi. C'était évidemment Mitterrand qui était la cause de cette puanteur à l'Intérieur, cela ne faisait aucun



doute. Quand on connaît son parcours avant même sa nomination Place Beauvau, on sait que c'est la seule explication possible : Mitterrand avait empuanté l'Intérieur. Certes, d'autres crapules l'avaient précédé, mais Mitterrand était une crapule d'un niveau nettement supérieur, personne (mis à part Fouché évidemment !) ne pouvait concourir. Ce qu'avait fait Mitterrand avant et pendant la guerre était d'une crapulerie tout à fait exceptionnelle et bien supérieure à celle de ses prédécesseurs et même de ses successeurs Place Beauvau, d'où la puanteur tout à fait exceptionnelle qui régnait quand j'arrivai au ministère. Dans un coin de la pièce où Corbillon m'avait accueilli ce premier jour, il y avait un homme au crâne chauve et grisâtre penché sur son bureau. C'était Fichieux. Il ne leva pas la tête vers moi, occupé à rédiger un rapport. Quelques instants plus tard, quand je fus moi-même assis à mon bureau, je pus l'observer à mon aise et fus surpris de le voir écrire à l'aide d'une plume en acier, pareille à celle que les fonctionnaires utilisaient au siècle précédent. Après quelques instants passés à observer Fichieux en train d'écrire le nez presque collé à sa feuille, je dus sortir, trop écoeuré par la puanteur qui régnait dans le bureau comme partout ailleurs. J'allais aux toilettes, mais là

aussi la puanteur restait insoutenable. L'odeur excrémentielle ne la recouvrait pas, j'ouvrais la fenêtre afin d'aérer un peu, mais l'air du dehors était infesté par la puanteur de l'intérieur. J'étais condamné à cette puanteur, il me faudrait la supporter des journées entières, des semaines entières, des mois et des années, toute une vie. Même le parfum des roses de la roseraie que le vent porte jusqu'à ma fenêtre ne peut l'effacer totalement aujourd'hui. Je tente de rééduquer mon nez en allant chaque jour sentir l'odeur des roses, en vain. Corbillon et Fichieux ne semblaient rien sentir, sans doute n'avaient-ils pas connu d'autre air que celui empuanté de l'Intérieur, mais moi, je souffrais atrocement, il me brûlait le nez et la gorge, j'allais vomir plusieurs fois par jour dans les toilettes au cours de mes premières semaines à l'Intérieur. J'étais livide et affaibli, mais je faisais tout pour dissimuler le dégoût que j'éprouvais. Je tâchais de me contrôler, de ne rien laisser paraître, j'étais épuisé à la fois par la nausée que j'éprouvais en permanence et par les efforts que je faisais pour ne rien montrer. Avais-je rencontré Dunoyer pour la première fois à la roseraie, ou bien au réfectoire ? Je crois me souvenir que je l'ai vu pour la première fois au réfectoire, mais c'est à la roseraie que

nous avons eu nos premiers échanges. À la roseraie, Dunoyer m'avait paru charmant. Au réfectoire en revanche, il m'avait fait mauvaise impression, et avec le recul je trouve surprenant que j'aie accepté de lui parler à la roseraie. Pendant mes premières semaines à l'Intérieur, la puanteur et Mitterrand occupèrent toutes mes pensées. Ou plutôt, j'étais dégoûté avec la même intensité par la puanteur qui régnait à l'Intérieur et par l'homme qui dirigeait alors le ministère. Les deux étaient indissociables, mes pensées au sujet de Mitterrand procédaient directement de la nausée que provoquait chez moi la puanteur du ministère. Plus tard, une fois Mitterrand parti « diriger la Justice », comme on disait (lui, « diriger la Justice », quelle ironie de l'histoire !), je continuais à éprouver le même dégoût, je continuais à aller vomir aux toilettes au moins une fois par jour, et aucun des ministres qui lui succédèrent ne le remplaça véritablement, chacun d'entre eux s'efforçant de perpétuer la grande crapulerie mitterrandienne sans jamais y parvenir. Même si je fis des efforts considérables pour remplacer dans mon esprit Mitterrand par Peyrefitte, Chirac ou même Valls, je n'y parvins jamais, ce fut Mitterrand qui continua à alimenter la puanteur de la Place Beauvau et par conséquent la

détestation que j'éprouvais à son endroit. Cela ne m'empêcha nullement de détester tous les ministres de l'Intérieur qui suivirent, j'ai même fini par exceller dans cette détestation dont l'objet n'a jamais varié en plus de cinquante années de carrière au ministère, mais je ne parvins jamais à me débarrasser de ma haine obsessionnelle de Mitterrand, ce criminel d'État tout à fait exceptionnel, ce félon absolu. De temps en temps, quand j'arrivais à contrôler un peu mon dégoût, je griffonnais sur une feuille de papier posée à côté de la pile de dossiers que Corbillon m'avait donnés à lire. Comme Fichieux, j'étais désormais équipé d'une plume en acier et d'un encrier, et, sans faire attention, sans même regarder, je griffonnais sur cette feuille de papier. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je tournai mon regard vers la feuille et que j'y vis une tête. Sans le faire exprès, j'avais dessiné une tête sur le papier, ou plutôt cette tête que je reconnus aussitôt était sortie du papier, oui, c'est comme cela que je vécus la chose, comme une apparition dont je n'étais pas responsable, ou bien uniquement ma main droite. Cette tête, c'était celle de Mitterrand bien sûr, cela ne faisait aucun doute, c'était bien lui. Je ne l'avais vu que dans les journaux, je ne l'avais jamais croisé dans les couloirs du

ministère, mais la ressemblance était parfaite, le dessin involontaire était tout à fait réussi : ce sourire matois, ces yeux de séducteur, le chapeau haut de forme sur la tête car Mitterrand consacrait une bonne partie de sa vie à des mondanités, tout le personnage était là, dans ces quelques traits tracés sans même regarder. Ce n'était pas moi qui avais fait ce portrait de Mitterrand, non, j'en aurais été bien incapable (je n'avais jamais dessiné de ma vie), d'autres forces étaient à l'œuvre, et comme je venais de passer plusieurs jours à souffrir de la puanteur du ministère, je ne pouvais expliquer l'apparition de la tête de Mitterrand sur le papier que par l'odeur pestilentielle qui régnait dans tous les bureaux. Je me disais donc que ce n'était pas moi mais la *puanteur* qui avait dessiné Mitterrand si parfaitement. Tiens, on découvre qu'Audiard, un maître de l'humour franchouillard, a publié des textes antisémites sous l'Occupation. C'est dans le journal d'aujourd'hui, à côté de Collomb nommé à l'Intérieur, voilà qui n'est pas un hasard. L'antisémite d'hier et le chasseur de migrants d'aujourd'hui font bon ménage. Tout en lisant l'article je regarde dehors, vers la roseraie, Dunoyer n'est toujours pas apparu ce matin, chargé de son sac plein de crottin de cheval. Tout en lisant le

journal dans la « salle de convivialité », j’attends Dunoyer. C’est comme ça tous les matins. Je me souviens maintenant, ce n’est pas à la roseraie que j’ai vu Dunoyer pour la première fois. Non, c’est au réfectoire, c’est là que j’ai vu Dunoyer pour la première fois, et pas à la roseraie. Mais jadis, au réfectoire, nous ne nous sommes pas adressé la parole, et j’ignore s’il m’a vu. Moi je l’ai vu. J’étais assis à une table proche de la sienne, il était entouré par ses fidèles et pérorait sans fin, il m’avait paru insupportable. Dunoyer est un type obèse, il n’était pas assis comme les autres, il trônait au milieu de la salle, ses énormes cuisses prenaient toute la place sous la table, ses énormes bras étaient toujours en mouvement pour attraper les plats qu’on apportait de la cuisine. Le roi Dunoyer était toujours le premier à se servir, et c’est lui qui servait ensuite les autres personnes assises à sa table. Ce n’était pas à cause du crottin de cheval, mais Dunoyer, même à quelques mètres, et malgré les roses qu’il soignait, dégageait un peu de la puanteur de l’Intérieur, j’en fus surpris dès notre première rencontre. Mais je n’arrive pas à détacher mon esprit de l’article sur Audiard que je viens de lire. Dans l’un de ses textes publiés pendant la guerre, il étrille Joseph Kessel, qualifié de « petit youpin ». Tout ce

qu'il a écrit à l'époque est traversé par un antisémitisme violent, radical. Ce que ne racontent jamais les journaux, c'est que de nombreux Français nostalgiques du maréchal Pétain parlent encore des « youpins » quand ils sont ensemble. Ce sont les mêmes qui, aujourd'hui, se plaignent en public de la présence des Arabes sur le sol national, sans doute parce qu'ils ne peuvent plus attaquer les Juifs à visage découvert, comme jadis sous l'Occupation. La majorité des Français sous Vichy étaient antisémites, mais heureusement ils n'écrivaient pas tous dans la presse et les revues, sinon les archives déborderaient d'écrits antisémites. C'est dans les tout premiers jours à l'Intérieur que je commençais à dessiner, ou plutôt c'est ma main qui dessinait, et pendant qu'elle dessinait je continuais à m'occuper des dossiers que Corbillon nous avait balancés. Ma main droite dessinait des têtes pendant que ma main gauche tournait les pages et annotait certains documents. Plus tard, je compris que le dessin m'avait permis d'endurer l'insoutenable puanteur qui régnait partout au ministère. Certes, c'est la puanteur elle-même qui dessinait à travers moi, mais dans le même temps chaque tête dessinée *absorbait* la puanteur environnante, oui, c'est ainsi que je vivais ce phénomène. Si ma main avait

commencé à dessiner Mitterrand, c'était pour tenter d'absorber la puanteur mitterrandienne qui avait envahi l'Intérieur, c'était pour m'en libérer, et en effet je me sentais un peu mieux au fur et à mesure qu'elle couvrait les feuilles de papier de croquis de plus en plus élaborés. Bientôt, ce ne furent plus simplement des têtes qui apparurent sur le papier, mais des corps, des personnages, des situations. Je n'étais pas maître de ces dessins et de ce qu'ils représentaient. Mitterrand y était toujours présent, mais les situations variaient de dessin en dessin, me surprenant à chaque fois. C'était souvent de petites saynètes grotesques, certaines m'amusaient, d'autres moins car elles étaient plus dramatiques. C'était des espèces des visions comme celles qui me traversent constamment aujourd'hui, sans que je n'aie plus besoin de dessiner. Chaque matin, Mitterrand plaçait sous son nez les poils blancs de sa brosse à dents avant d'entonner « Maréchal nous voilà » en se regardant dans le miroir - ce qui l'amusait beaucoup et le mettait de bonne humeur pour le restant de la journée. À la messe dominicale, il baisait la main du prêtre en songeant au jour où, à Vichy, il avait baisé celle de Pétain. C'était un souvenir merveilleux qui, même à quatre-vingts ans, le bouleversait



jusqu'au tréfonds de son âme. Il se rappelait chacune des larmes qu'il avait versées au moment de poser ses lèvres sur la main jaune du Maréchal. À la fin de sa vie, malade, Mitterrand passait des journées entières à se remémorer les moments qu'il avait passés à ses côtés, en parfaite symbiose avec sa pensée et son action. Il avait été meurtri d'avoir dû cesser de faire fleurir sa tombe à l'île d'Yeu, sous la pression de ces « chiens de journalistes », une formule qu'il avait toujours employée, bien avant l'acte désespéré de l'un des siens. Dessin après dessin, indépendamment de ma volonté, la vie crapuleuse de Mitterrand défilait sur le papier. Quand j'avais fini un dessin, je froissais la feuille en une boule que je jetais dans la corbeille qui se trouvait près de ma table, et je passais au suivant. Décidément, cet article sur Audiard l'antisémite va m'occuper toute la journée. Quand les gens instruits et cultivés écrivaient des propos orduriers sur les Juifs, ils cherchaient avant tout à plaire à leurs lecteurs eux-mêmes antisémites. Comme aujourd'hui les gens instruits et cultivés qui crachent sur les populations d'origine arabe cherchent à plaire à leurs lecteurs eux-mêmes racistes. Ces gens instruits et cultivés, antisémites hier, racistes aujourd'hui, sont issus des mêmes groupes sociaux et

souvent des mêmes familles. Les Français jadis antisémites sous Vichy ont su enseigner de nouvelles formes de racisme à leurs enfants. Les Français ont besoin de la xénophobie pour vivre, ça les stimule, ça les aide à vivre et à trouver un sens à leur vie de Français. Ils appellent ça « l'identité française ». Pendant la guerre, ils ont eu un grand dialoguiste populaire pour leur fournir quelques expressions nécessaires à leur identité de Français antisémites : les « Juifs, métèques, margoulines » (c'est dans l'article du journal) se caractérisaient par leur « veulerie suante » et une « odeur de chacal ». Oui, c'est du Audiard, pas de doute, du vrai Audiard pétainiste qui parlait aux Français pétainistes, la majorité des Français. Mais après guerre, les cris et les insultes se sont volatilisés, plus d'autres traces que les écrits, souvent enfouis dans d'obscures archives. Tout le monde oublia les cris et les insultes contre les Juifs. Sauf moi, Delafouche. Je n'oublie jamais rien, c'est une vraie maladie. Je n'ai jamais rien oublié. Je n'ai pas oublié par exemple que c'est au réfectoire que j'ai vu Dunoyer pour la première fois, et non à la roseraie. Le roi Dunoyer trônait là au milieu de ses fidèles. Au déjeuner, tous les pensionnaires se dépêchaient de descendre au réfectoire pour pouvoir s'asseoir à côté de

Dunoyer. Cette première vision de Dunoyer m'avait révolté. À la roseraie, quelques jours plus tard, j'avais découvert un tout autre homme que je n'avais pas aussitôt associé avec celui du réfectoire. Il était aussi gros mais son regard était doux et bienveillant. Certes, il émanait de lui un peu de la puanteur de l'Intérieur, mais comme je la retrouvais chez nombre de mes semblables, je ne me méfiais pas. Je n'ai pas oublié non plus ce premier jour au ministère où je compris que Fichieux n'était pas un homme, mais un chien. Je lis et relis l'article sur Audiard tout en prenant quelques notes pour mon *roman national*. J'y ajoute quelques petites choses de mon cru, comme ça, en passant, en associant librement ce qui doit être associé. Personne, par exemple, ne sait que c'est Audiard qui a écrit la célèbre réplique de Pasqua ministre de l'Intérieur : « Je suis un animal de combat, on m'a cherché, on va me trouver. » Audiard a écrit de nombreux dialogues d'émissions politiques. Le « point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale », c'est lui aussi. Audiard passait souvent des week-ends en famille chez les Le Pen, quand un jour, entre la poire et le fromage, le « Führer », comme on l'appelait affectueusement parmi ses proches, demanda au dialoguiste s'il ne voulait pas lui écrire

son texte pour sa première grande émission politique. « Je me souviens que, tout jeune, vous écriviez de superbes pages à la gloire du Maréchal, vous n'aurez aucune difficulté à me trouver une jolie petite formule crypto-pétainiste pour faire tomber les journalistes de la gauche ca-caviar de leur cocotier. » (Le Pen avait cette manie de bégayer volontairement en prononçant certaines syllabes, convaincu de faire de savoureux jeux de mots qui ne faisaient rire que lui.) C'est ainsi que Le Pen engagea Audiard comme nègre. Malheureusement, Audiard mourut beaucoup trop tôt, mais avant de mourir il avait laissé tout un dossier rempli de formules xénophobes dont se servit abondamment Le Pen. J'extrapole un peu, évidemment, mais tout est dans l'article sur le passé pétainiste et antisémite d'Audiard, le reste coule de source si l'on sait lire, cela ne fait aucun doute. Je n'ai même plus besoin de dessiner, cela me vient comme ça. Les premières années au ministère, ce sont mes dessins qui me livraient tous ces aperçus. Les têtes de Mitterrand et de Pétain surgissaient ensemble du papier, le premier baisant la main du second, celles de Pasqua et Le Pen s'entremêlaient, formant un surprenant kaléidoscope, ma main ne cessait de s'activer sur la feuille et faisait apparaître de curieuses

combinaisons dont je ne comprenais pas le sens tout de suite. J'étais un mauvais élève en histoire à l'école. Je dus me plonger dans quantité de lectures sur l'histoire de France qui me permirent d'acquérir une certaine souplesse d'esprit. J'appris peu à peu à me libérer de la masse des matériaux pour associer des données éloignées et apparemment étrangères les unes aux autres. Je devais fournir un gros effort de concentration car, au-dessus du bureau de Corbillon, Fouché m'observait de son regard glacial. C'était une espèce de phénomène supranormal qui attira mon attention dès mon premier jour à l'Intérieur. Fouché ne nous observait jamais tous les trois ensemble, mais toujours individuellement, ses yeux de verre glissant de l'un à l'autre d'entre nous au fil de la journée, comme s'il avait voulu contrôler la tâche qui nous occupait. Corbillon et Fichieux semblaient ne plus faire attention au regard mouvant de Fouché suspendu au-dessus d'eux, ils ne regardaient d'ailleurs jamais son portrait, ce qui, pour le premier, s'expliquait aisément par le fait qu'il était accroché dans son dos, tandis que Fichieux, dans cette pièce minuscule, était assis juste en face, sans possibilité aucune d'échapper au regard de Fouché s'il levait le sien. Mais Fichieux se tenait

toute la journée penché sur ses papiers, peut-être d'ailleurs se tenait-il ainsi pour ne pas avoir à croiser le regard de Fouché, c'est l'explication qui me vint à l'esprit alors, explication à laquelle je renonçais bien vite quand j'eus compris que Fichieux n'était pas un homme, mais un chien. Dunoyer, quant à lui, a un regard bienveillant, rien à voir avec celui de Fouché. Ce regard bienveillant et même doux, je l'ai découvert un jour à la roseraie, au tout début de mon séjour à la résidence. À présent j'évite la roseraie et le regard doux et bienveillant de Dunoyer, je le fuis même, mais au début de mon séjour ici, je le cherchais. Dès que Dunoyer revenait de sa promenade matinale chargé d'un sac de crottin de cheval, je me précipitais hors de ma chambre pour aller le rejoindre à la roseraie. En effet, Fichieux n'était pas un homme, mais un chien. Il se tenait toute la journée penché sur son bureau, ne relevant jamais la tête, même quand on lui parlait. Il semblait renifler les dossiers qui étaient posés devant lui, son nez était noir et chacune de ses narines paraissait molle, dénuée de toute élasticité, comme la truffe d'un vieux chien, abîmée et salie d'avoir trop traîné par terre. Fichieux s'était noirci le nez sur ses dossiers aux feuilles sales passées par tant de mains en faisant la navette

du secrétariat du ministère à notre service. Certains dossiers étaient si anciens qu'on avait du mal à lire les documents à l'intérieur. Fichieux passait donc des heures à en décrypter le contenu, son museau écrasé sur le tas de papier, ses yeux à demi clos brillant d'une petite flamme noire. Quand je ne dessinais pas Mitterrand, je dessinais Pasqua. Je le dessinais assez facilement à vrai dire, il suffisait de quelques traits car son visage de brute troué par deux yeux inexpressifs surmontés d'épais sourcils néandertaliens était plutôt celui d'un homme primitif que d'un individu plus évolué. Je ne l'avais jamais rencontré, je sortais rarement de mon bureau, mais comme pour Mitterrand la puanteur que répandait Pasqua partout dans le ministère avait guidé ma main. Une scène en particulier revenait constamment dans mes dessins : celle du lâcher de chiens, pratique qu'affectionnait particulièrement Pasqua certains soirs de manifestations qui se terminaient souvent par des affrontements entre CRS et casseurs dont plusieurs étaient en réalité des agents de l'Intérieur habillés en civil et masqués. Quand Pasqua prononçait son fameux « allez, on lâââche les chiiiiens », il pensait à ses chers voltigeurs, mais ceux-ci, à la suite de l'assassinat de Malik Oussekin, avaient dû renoncer à leurs

motos et on les avait transférés dans des unités spéciales moins voyantes. La plupart de ces unités étaient chargées de « nettoyer les rues » (c'était l'expression employée) après certaines manifestations, loin des caméras de préférence, et en bonne intelligence avec les agents infiltrés parmi les casseurs. Comme tous les ministres de l'Intérieur, Pasqua rêvait de devenir président de la République afin de pouvoir réaliser entièrement l'empire du crime qui avait été sa grande vision pendant l'enfance. Mitterrand, Chirac, Sarkozy, tous avaient été ministres de l'Intérieur avant d'accéder au poste suprême. Aux yeux de Pasqua, on ne pouvait accéder à la présidence sans une maîtrise totale de la Police ni sans avoir soi-même accompli tous les crimes d'État possibles et imaginables, toujours au nom de l'idéal républicain bien sûr. Le criminel d'État absolu, c'était le chef de la nation, cela ne faisait aucun doute pour Pasqua qui avait déjà, dans un de ses cahiers d'écolier que sa mère centenaire continuait à lui offrir, fait la liste de tous les crimes qu'il rêvait de commettre une fois élu à l'Élysée. Alors à l'Intérieur, Pasqua s'entraînait avec ses chiens, car plus tard il allait avoir besoin de leur fidélité et de leur soutien indéfectible. Chaque week-end, il invitait tous ses



amis de la classe politique - de la majorité comme de l'opposition - ainsi que des grands patrons à participer à un « lâcher de chiens ». Cela se passait dans une propriété qu'il possédait dans l'Oise, achetée avec l'argent qu'il avait récolté grâce à ces « affaires » qui faisaient de lui l'un des hommes politiques les plus corrompus de la Cinquième République. Le plus grand silence planait sur ces rencontres où des unités des forces spéciales étaient lancées à la chasse d'on ne savait quel gibier. Il régnait dans la zone une puanteur extrême, insoutenable. Les habitants n'en pouvaient plus et s'étaient souvent plaints à la préfecture. Nombre d'invités revenaient de ces chasses d'un genre particulier l'estomac complètement retourné. Pasqua avait semble-t-il inventé une chasse à courre tout à fait nouvelle où le gibier comme le chasseur étaient humains, c'est du moins les rumeurs qui circulaient Place Beauvau, car évidemment ces « lâchers de chiens » dominicaux fascinaient Corbillon. « Pasqua aurait-il inventé un crime d'État totalement nouveau ? » murmurait-il les lèvres tremblantes, les yeux en feu. Cette hypothèse bouleversait Corbillon, qui était justement en train d'écrire un chapitre de sa biographie de Fouché sur les crimes monstrueux que celui-ci avait commis à Lyon... « Non, non,

non, se rassurait-il, il est impossible que Pasqua ait pu faire pire que Fouché à Lyon, c'est tout à fait impossible. » Quoi qu'il en soit, notre liste de disparus augmenta considérablement pendant les années où Pasqua fut à l'Intérieur. J'eus personnellement de nombreux dossiers à traiter concernant des SDF, des chômeurs, des petits délinquants de banlieue qui avaient disparu du jour au lendemain sans laisser de traces. Comme je ne parvenais en général à aucun résultat, le dossier était classé sans suite par le secrétariat du ministère, avec l'accord de Pasqua lui-même. Il est bientôt midi et les autres pensionnaires font déjà la queue devant la porte d'entrée du réfectoire. Quand on ouvre la porte, plusieurs se jettent à l'intérieur et se précipitent vers la table de Dunoyer. Très vite, il ne reste plus qu'une seule place libre autour de la table ronde, celle du maître, celle de Dunoyer qui n'est pas encore arrivé. Ses fidèles, eux, sont installés, serviette autour du cou, mains posées sur les couverts, prêtes à s'en saisir. Ce petit rituel quotidien dégoûtant, je l'ai observé dès mon premier jour à la résidence, car Dunoyer est arrivé ici avant moi. Et j'y assiste chaque jour depuis bientôt trois ans, trois ans durant lesquels aucun des fidèles de Dunoyer ne s'est lassé de ce

petit rituel quotidien dégoûtant, bien au contraire. Chaque jour, leur excitation est la même, chaque jour, ils se battent pour occuper les deux chaises à côté de celle de Dunoyer, car Dunoyer, ils le savent, s'assoit toujours à la même place, celle qui donne sur la porte de la cuisine d'où sortent à midi pile les dames de service portant les plats. Fichieux pouvait rester des jours entiers absorbé par le même dossier, le nez collé au papier, flairant chaque ligne, chaque mot d'un rapport de police. Car Fichieux ne lisait pas avec ses yeux qu'il gardait clos toute la journée, mais avec son nez, dont le bout – je l'ai déjà dit – était tellement noirci qu'il ressemblait à la truffe d'un chien. Heureusement pour moi qui étais assis à proximité de son bureau, Fichieux flairait en silence, je suppose que tout jeune il avait dû être formé dans une école spécialisée dans les chiens de bureau où le respect du silence et de la discrétion était inculqué comme l'une des règles essentielles de la sacro-sainte administration policière. Son flairage intense d'un dossier pouvait durer des semaines. Fichieux ne se laissait distraire dans sa tâche ni par moi ni par Corbillon, jusqu'au moment où tout son corps se redressait sur sa chaise, le cou et le crâne tendus à la diagonale, le nez pointé vers la porte. Il restait figé ainsi

pendant quelques minutes lors desquelles nous demeurions, Corbillon et moi, absolument silencieux, puis il se levait, prenait son manteau accroché à une patère derrière lui, attrapait une vieille valise cachée dans l'angle de son bureau et sortait précipitamment de la pièce. On ne le revoyait plus pendant plusieurs jours, les premiers temps je m'étais inquiété mais Corbillon m'avait rassuré d'un seul geste de la main qui voulait dire : « Ne vous en faites pas, il ne s'est pas perdu, il retrouvera son chemin jusqu'ici. » Plus tard, j'appris que Fichieux pouvait parcourir des distances incroyables, à pied le plus souvent, parfois en train quand il devait se rendre en province. Il logeait dans de misérables hôtels ou bien passait la nuit dehors quand une piste fraîche risquait d'être effacée par les intempéries. Son infernale ténacité le conduisait toujours à la personne recherchée, qu'elle fût morte ou vivante. Parfois c'était un corps abandonné au milieu d'une forêt, d'autres fois c'était un homme ou une femme cachés quelque part sous une fausse identité. Fichieux ne lâchait jamais un disparu et finissait par attraper sa proie à partir des quelques informations sûres qu'il avait flairées dans son dossier. Dunoyer arrive toujours à midi pile au réfectoire. Ses fidèles sont déjà assis autour de sa table,

leur serviette nouée autour du cou, ils se saisissent de leurs couverts dès que Dunoyer a pris place et la conversation s'engage aussitôt. C'est Dunoyer, bien entendu, qui prend la parole en premier, tout en se passant une main sur le haut du crâne où ne poussent plus que quelques cheveux gris tout fins. Mon premier jour à la résidence, j'étais assis à la table voisine, et pus donc assister de près à ce spectacle répugnant. Mais dès le lendemain, je pris l'habitude de m'asseoir à une table située à l'autre bout de la pièce, ne supportant pas la voix et le comportement de Dunoyer. Mais comment ai-je alors pu accepter de lui parler à la roseraie ? Je ne l'avais pas reconnu, ce n'était pas le même homme, cela ne fait aucun doute. Dunoyer, avec son regard bienveillant, qui n'avait rien à voir avec la morgue qu'il affichait au réfectoire, m'avait trompé. Je m'étais laissé prendre. Je m'en suis beaucoup voulu plus tard. Je n'aurais jamais dû commencer à discuter avec Dunoyer à la roseraie. Tiens, après Valls portant un manteau gestapiste, voici une photo de Collomb déguisé en chef de la police sous Vichy. On ouvre le journal du jour et en un éclair on est transporté dans les années quarante, c'est surprenant. Cette époque donne le vertige. Le chapeau noir cerclé d'un ruban plus clair assorti au manteau en loden,

toute la panoplie du policier au service du Maréchal ! On dirait qu'il a porté cette tenue toute sa vie. D'ailleurs le journal ne s'y trompe pas : « Expulsion des sans-papiers : l'État demande aux hôpitaux de *collaborer* ». Collomb tournant dans un film retraçant les années infâmes de la Collaboration, sauf que c'est du direct et que les cameramen sont des techniciens de la télévision nationale au service de la propagande d'État. J'ai toujours trouvé Collomb profondément abject. Il a tout appris de Mitterrand, qui savait se déguiser lui aussi. Dans les années soixante-dix, Mitterrand s'est habillé tout à coup en homme du peuple de gauche pour aller parler aux ouvriers dans les usines, lui qui aimait tant les chapeaux hauts de forme et les costumes de soirée mondaine. Du jour au lendemain, il s'est mis à jouer Lénine haranguant la foule sur la place Rouge. Oui, Collomb est le roi du déguisement, je ne me lasse pas de cette photo dans le journal. Dans les années quatre-vingt, Collomb portait une moustache et des lunettes rondes comme Léon Blum. En 1981 il fut élu député socialiste à la suite de l'élection de Mitterrand et il se déguisait donc en homme de gauche. Il avait hésité à teindre sa moustache et ses cheveux en gris, histoire de ressembler encore un peu

plus à son modèle, mais il renonça en raison de son jeune âge. Sa moustache n'était pas aussi épaisse que celle de Léon Blum, il envisagea donc de se faire implanter des poils pour que la ressemblance fût parfaite. Mais la mode du socialisme français passa vite et il renonça à une greffe de poils (qu'on aurait dû prendre d'ailleurs à d'autres endroits du corps plus fournis, mais passons). Malgré tous ses efforts, il n'entra pas au gouvernement et se rabattit sur la mairie de Lyon. Pendant les années Tapie, il se rasa définitivement la moustache, se fit tailler des costumes plus modernes et se mit à fréquenter des chefs d'entreprise avec lesquels il aimait festoyer dans des bouchons lyonnais. À présent, le vieux schnock d'extrême droite à la gueule de fouine joue le rôle de sa vie dans un film sur la Collaboration et on le passe en direct sur tous les écrans nationaux. Je serais curieux de savoir qui a écrit les dialogues, peut-être ont-ils repris du Audiard des années quarante ? Mais il y a tellement de bons dialoguistes d'extrême droite de nos jours, ils ont envahi tous les plateaux télé et l'un d'entre eux a certainement coaché Collomb depuis qu'il est à l'Intérieur. Il est même probable que Collomb ait recouru à la chirurgie esthétique pour se faire une gueule encore un peu plus lugubre et voler la

vedette aux Le Pen. Regardez ses yeux mauvais, il a dû prendre des cours de théâtre dans je ne sais quel pays d'Europe de l'Est, la Hongrie d'Orban sans doute, ou la Roumanie, oui, la Roumanie plutôt. Collomb s'est fait un regard d'acier à la Ceaușescu, un regard de dictateur communiste. Diriger par la peur, ça s'apprend. Collomb est allé faire un stage là-bas, cela ne fait aucun doute : les anciens agents de la Securitate roumaine se sont reconvertis dans le coaching politique et ils sont très demandés dans les démocraties d'Europe de l'Ouest, surtout par les ministres de la Police. Il y a d'ailleurs une ressemblance troublante entre Collomb et Corbillon, les mêmes yeux de fouine, ce corps flasque et sénile, la même énergie criminelle qui anime chacun de leurs membres, chacune de leurs pensées. L'Intérieur attire sans doute des profils qui partagent la même ignominie. C'est pour cette raison que l'Intérieur peut être considéré comme une espèce de confrérie des criminels d'État reconnaissables à leurs manteaux hérités de la Seconde Guerre mondiale. Deux fois par jour, j'assiste à cette scène au réfectoire. Comme d'habitude, Dunoyer arrive à la table ronde où l'attendent déjà tous ses fidèles. De ses doigts énormes, Dunoyer noue sa serviette autour de son



cou, ses fidèles l'imitent. Chacun d'entre eux observe le moindre geste du roi Dunoyer qui, lui, ne regarde personne, uniquement concentré sur son assiette vide. On sert les plats. D'abord l'entrée. Plusieurs fidèles ne goûtent même pas, ne regardent même pas ce qu'on leur a servi et se lèvent pour aller offrir leur plat à Dunoyer qui prend tout ce qu'on lui donne sans jamais dire merci ni même regarder la personne qui est venue lui offrir son plat. Une file de fidèles se forme ainsi à chaque nouveau plat, jusqu'au dessert. Dunoyer vide chaque assiette, il est insatiable. Devant lui, il y a une pile d'assiettes sales. Il se cure longuement les dents avant d'attaquer le dessert. À nouveau, plusieurs de ses fidèles se lèvent et viennent lui offrir leur dessert. Il prend tout, il mange tout, l'air totalement indifférent à ce qui se passe autour de lui, uniquement concentré sur les desserts qu'il dévore les uns après les autres. Les fidèles sourient à chaque fois que Dunoyer prend l'un de leurs plats, comme si celui-ci... À la fin du repas, l'un d'entre eux vient débarrasser Dunoyer de la pile d'assiettes sales qui s'est formée devant lui et va les déposer à la cuisine. Dunoyer est repu. Son regard est totalement inexpressif, il ne voit personne autour de lui, il n'écoute personne – d'ailleurs tous ses fidèles se

taient, uniquement concentrés sur le spectacle de Dunoyer en pleine digestion. À chaque repas, la même scène se reproduit. Toujours plus gros, Dunoyer est toujours plus royal, et ses fidèles toujours plus serviles. Les premiers jours que je passais Place Beauvau, puis les premières semaines et les premiers mois, je ne pouvais m'empêcher d'observer Corbillon avec la même intensité que Collomb dans son manteau de la police vichyssoise. La peau de ses mains posées sur le bureau, à la fois translucide et parsemée de taches brunes, me dégoûtait plus que tout, et pourtant je m'obligeais à la contempler pendant de longues minutes, jusqu'à ce que l'envie de vomir me forçât à quitter la pièce pour me précipiter aux toilettes. Même le crâne gris de Fichieux ne produisait pas cet effet. Les mains de Corbillon, c'était celles de Fouché dans le tableau au-dessus de lui, cela ne faisait aucun doute, j'avais passé beaucoup de temps à les comparer, comptant le même nombre de taches brunes sur chacune des mains des deux hommes. Penché à présent sur la photo de Collomb dans son manteau de collaborateur, je constate que ses mains à la peau également translucide et parsemée de taches brunes sont exactement les mêmes que celles de Corbillon et par conséquent de Fouché ! Les mains

de Mitterrand, surtout vers la fin de sa vie, étaient identiques, j'ai fait agrandir certaines photos, j'ai compté toutes les taches brunes et suis arrivé au même nombre de taches brunes que celles que j'avais comptées chez Corbillon, chez Fouché et que je viens de compter chez Collomb. Tout cela ne peut pas être le fruit du hasard. Autre observation qui confirme la réalité du phénomène : Poniatoski, ministre de l'Intérieur de Giscard dans les années soixante-dix. Même nombre de taches brunes sur des mains à la peau translucide, mais quelque chose s'est produit chez lui que je n'ai pas observé chez les autres (je serai d'ailleurs attentif concernant Collomb qui vient d'arriver Place Beauvau) : une espèce de prolifération de taches brunes sur les mains entre son arrivée Place Beauvau et son départ. Je suis formel, j'ai plusieurs photographies datées qui attestent de ce phénomène que je n'ai pas observé chez les autres. En l'espace de quelques années à l'Intérieur, les taches brunes ont proliféré sur les mains de Poniatoski. Après Mitterrand, Poniatoski a été sans conteste le ministre de l'Intérieur le plus ignoble de la Cinquième République. J'ai souffert physiquement de Poniatoski comme d'aucun autre ministre de l'Intérieur. Après plusieurs années Place

Beauvau, je ne m'étais pas débarrassé de la nausée qui s'était emparée de moi dès le premier jour. Je continuais à éprouver quotidiennement une forte envie de vomir dès que j'entrais à l'Intérieur, envie de vomir qui ne me quittait pas tout au long de la journée. Je continuais également à aller régulièrement aux toilettes, poussé par une soudaine envie de vomir qui pouvait me prendre à tout moment de la journée. Souvent je ne parvenais même pas à vomir, l'envie de vomir s'estompait une fois que j'étais devant la lunette de toilette, mais la nausée ne me quittait jamais vraiment tout au long de la journée, et les dessins que je réalisais en cachette de Corbillon et de Fichieux – qui d'ailleurs ne s'intéressaient pas du tout à ce que je pouvais faire –, mes dessins, sans aucun doute, contribuaient à aggraver mon état nauséux, car à chaque apparition sur le papier je me sentais soudainement plus mal et devais me rendre aux toilettes. Mon état s'aggrava encore un peu plus quand Poniatowski fut nommé à l'Intérieur. Le seul nom de Poniatowski produisait un effet extrêmement violent sur moi. Il suffisait que Corbillon le prononce pour que je sente la nausée s'emparer de tout mon être. Le seul nom de Poniatowski me donnait envie de vomir et je devais me lever aussitôt pour

courir aux toilettes où je vomissais sans retenue. Le seul nom de Poniowski provoquait chez moi une nausée d'une puissance que je n'avais jamais connue, il suffisait qu'on le prononce à côté de moi ou que je le prononce moi-même – ce que j'évitais évidemment – pour que j'aie aussitôt envie de vomir. Les gens disaient normalement « Ponia » plutôt que « Poniowski », mais même le petit nom apparemment inoffensif de Ponia avait sur moi l'effet d'un puissant vomitif. Encore aujourd'hui, je ne me sens pas très bien quand je prononce le nom de « Poniowski » ou simplement « Ponia », l'un et l'autre provoquent chez moi un haut-le-cœur, je me sens tout à coup nauséux, même si l'homme est mort depuis longtemps. Le nom de Poniowski est le seul nom de ministre de l'Intérieur qu'il me suffisait de prononcer pour ressentir aussitôt une irréprouvable envie de vomir, et encore aujourd'hui je dois faire attention. Poniowski était un être abject à tous les points de vue. Certes, Mitterrand était également un être abject, et sans doute même plus abject que Poniowski, mais Mitterrand savait dissimuler son abjection, tandis que Poniowski affichait la sienne aux yeux de tous, sans aucune vergogne, et même avec fierté. Je n'ai jamais connu aucun autre homme

qui ait affiché son abjection avec autant de fierté que Poniatoski. Tout, chez lui, était abject. Son visage épais et laid d'homme d'État issu de la noblesse polonaise était abject. Sa façon de parler était abjecte, infâme et abjecte. Avant même que Poniatoski eût commencé à parler, on savait que ce qu'il allait dire serait abject, plus abject que tout ce qu'on n'avait jamais entendu. Poniatoski est l'un des premiers hommes politiques de la droite classique qui se soit revendiqué d'extrême droite, bien avant d'autres. C'est Poniatoski qui, avant même la percée de Le Pen dans les années quatre-vingt, a assumé la brutalité de l'idéologie d'extrême droite au plus haut niveau de l'État. Il y a certaines déclarations de Poniatoski qui sont parmi les plus abjectes de la Cinquième République. L'abjection de Poniatoski a atteint des sommets inégalés. Dunoyer a quelque chose de cette abjection quand il est assis au réfectoire au milieu de ses fidèles. C'est d'ailleurs sans doute à cause de Dunoyer que je repense à Poniatoski, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Dunoyer a aussi des taches brunes sur les mains, mais je ne suis jamais parvenu à les compter, n'ayant jamais été assis à côté de lui pendant les repas. Dunoyer m'a invité plusieurs fois à m'asseoir à sa

table, mais j'ai toujours décliné son invitation. À la roseraie, j'ai également tenté de compter les taches brunes sur les mains de Dunoyer, mais sans succès là aussi, car Dunoyer ne cessait de se servir de ses mains pour tirer le crottin de son sac qu'il disposait méticuleusement au pied des rosiers, ou bien gesticulait continuellement lorsqu'il discutait avec moi. Oui, c'est sans doute à cause de Dunoyer - qui lui ressemble un peu physiquement, même corpulence, même expression d'arrogance princière quand il est au réfectoire - que je repense à Poniatoski avec un léger sentiment de nausée. Mais comment pourrais-je oublier l'abjection de Poniatoski ? Poniatoski a envoyé l'armée en Corse et ordonné l'assaut contre des indépendantistes cachés dans une cave viticole à Aléria, deux gendarmes sont morts au cours des combats. Poniatoski a toujours été prêt à sacrifier ses hommes au nom de l'État, et tout ce qui s'opposait à l'État pouvait être éliminé, cela ne lui posait aucun problème. C'est Poniatoski qui a inventé la célèbre formule « Il faut terroriser les terroristes », et non Pasqua. Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, il a soutenu à plusieurs reprises des accords électoraux entre la droite dite « républicaine » et le FN. Poniatoski est l'incarnation

même de l'extrémiste de droite déguisé en « républicain », l'envie de vomir me reprend rien qu'en me remémorant quelques-uns de ses méfaits. C'est Poniowski qui a donné l'idée à d'autres animaux politiques de la droite dite « républicaine » et même de la gauche dite « républicaine » d'aller chasser sur les terres de l'extrême droite. Sans Poniowski, des hommes dits « de gauche » comme Chevènement ou Valls ne seraient peut-être jamais devenus des républicains d'extrême droite. Oui, c'est Poniowski qui a inventé le républicanisme d'extrême droite en France. Alain de Benoist, théoricien de la Nouvelle Droite, a été l'un des nègres de Poniowski. Mon père, qui était pourtant un homme de droite, un gaulliste, éprouvait une profonde aversion envers Poniowski. Tout ce qu'il pouvait déclarer l'irritait profondément. Rien que sa voix l'insupportait. Comme moi, il avait saisi la profonde abjection du personnage et le danger qu'il représentait pour l'avenir du pays. Poniowski était convaincu qu'un jour ou l'autre l'extrême droite reviendrait au pouvoir en France, et il ne cessait d'y travailler. Quand il rencontrait Mitterrand, il l'invitait à dévoiler enfin sa véritable identité politique : « Mais enfin François, tu as servi le Maréchal et tu lui voues



encore un culte, tout le monde sait que tu es d'extrême droite ! Tu rendrais un grand service au pays en arrêtant de faire croire aux gens que tu es de gauche. Tu n'as jamais été de gauche, et tu le sais bien. Pour toi qui as été élevé dans la culture catholique la plus traditionnelle, le mot même de « socialiste » t'est en vérité insupportable, tu me l'as confié un jour. Combien de temps encore vas-tu jouer ce double jeu ? » Mitterrand écoutait en souriant légèrement l'ignoble Poniatoski qui transpirait à grosses gouttes, combien de fois déjà avait-il entendu ce même discours dans la bouche du « gros nazi polonais », comme il l'appelait devant ses proches ? Il arrivait que Corbillon, après de nombreuses heures passées à son bureau, plongé dans sa méditation sur l'œuvre et la vie de Fouché, se lève brusquement en prononçant toujours la même phrase : « Je vais faire un tour aux archives, souhaitez-moi bonne pioche ! » Ni Fichieux ni moi ne réagissions, et c'est à peine si je levais la tête de la série de dessins qui m'occupaient à cet instant, tandis que Fichieux ne décollait pas sa truffe du dossier qu'il flairait avec avidité depuis plusieurs jours, toujours le même dossier jusqu'au moment où il se redressait brusquement et se mettait à l'arrêt, tête et museau tendus vers la porte, bras

droit en avant, posture dans laquelle il pouvait rester pendant plusieurs minutes. Mais quand Corbillon prononçait la fameuse phrase par laquelle il annonçait qu'il descendait aux archives situées au sous-sol du ministère, Fichieux ne bougeait pas, et moi je l'entendais à peine. Je remarquais tout juste que la puanteur diminuait un peu pendant son absence, et que je respirais mieux. Sous son chapeau de paille, penché au-dessus de son sac rempli de crottin de cheval qu'il venait d'ouvrir, Dunoyer guettait mon arrivée à la roseraie. Je ne tardais pas à apparaître en général, chaque matin j'attendais le retour de Dunoyer posté à la fenêtre de ma chambre - fenêtre que je tiens à présent fermée, me cachant derrière les rideaux pour que Dunoyer ne me voie pas en train de l'observer -, posté à cette même fenêtre que je laissais ouverte alors, Dunoyer me voyait lui faire un signe de la main et savait que j'allais descendre aussitôt, *il me tenait*, me dis-je à présent, il savait parfaitement que j'allais venir le voir à la roseraie et qu'il exerçait sur moi un certain pouvoir, un pouvoir grandissant et toujours plus menaçant. Quand j'arrivais près de lui, Dunoyer se redressait et me toisait quelques secondes, enlevait son chapeau de paille et se courbait légèrement en

me serrant la main, oui, se courbait, jamais personne ne s'était courbé devant moi, en étais-je flatté, bien sûr que non, je m'interrogeais juste sur ce geste que je ne le voyais faire avec personne d'autre. Après quelques heures, Corbillon revenait des archives souterraines du ministère les bras chargés de tout un paquet de vieux papiers quand la recherche avait été fructueuse. Il déversait son butin sur son bureau avec une telle jubilation qu'il ne pouvait s'empêcher de sautiller devant nous en faisant la liste à haute voix de tous les « trésors » qu'il avait dénichés. Quelques années plus tôt, Corbillon avait découvert que quantité de documents signés de la main de Fouché avaient été récupérés un peu partout et rassemblés dans les caves de la Place Beauvau, ce que tout le monde – y compris les historiens – ignorait. Mais comme personne ne s'était occupé de les répertorier, ils étaient dispersés dans quelques salles très mal éclairées, souvent cachés à l'intérieur de dossiers qui ne concernaient pas directement Fouché, ce qui compliquait évidemment les recherches. Les archives de l'Intérieur abritaient des dizaines de milliers de documents classifiés, très peu de personnes y avaient accès, et Corbillon s'enorgueillissait évidemment de pouvoir y prospecter à volonté. Qu'avait-il donc fait pour

obtenir cette autorisation, quels services avait-il pu rendre ? Il me fallut quelques années pour me rendre compte des pouvoirs qu'avait l'homme aux bras tentaculaires au sein de l'administration de la Police, ce que, de prime abord, ne laissait pas soupçonner sa vie de reclus méditatif et fanatique dans l'un des services les moins connus et les plus difficiles d'accès du ministère (au point que de nombreux de ses employés en ignoraient même l'existence, comme j'avais pu le constater lorsque j'y étais venu le premier jour). J'éprouvais évidemment un dégoût profond en voyant Corbillon jeter sur son bureau toutes ces paperasses crapuleuses qui dégageaient une telle puanteur que je devais aussitôt me précipiter aux toilettes. Corbillon avait commencé à faire ses recherches sur Fouché au moment où Mitterrand était arrivé à l'Intérieur, je ne pouvais m'empêcher d'établir un lien. Fouché - Mitterrand - Corbillon : le même nombre de taches brunes sur les mains, ce que j'ignorais toutefois à l'époque. Au fil des années, j'ai accumulé de nombreux indices me permettant de confirmer cette intuition initiale : il existe une parenté spirituelle entre ces trois individus, une même crapulerie les unit d'un siècle à l'autre, cela ne fait aucun doute. Ma méthode est tout

empirique, basée entièrement sur l'observation : j'assemble patiemment les données les plus disparates tirées de l'expérience et l'association de ces données fait surgir des vérités générales parfois surprenantes. Je suis un scientifique dans l'âme, cela également ne fait aucun doute. De retour à son bureau, Corbillon se plongeait dans le tas de documents qu'il avait rapportés des archives. Après avoir saisi sa loupe d'un geste puissant et élastique du tentacule droit, il se mettait à déchiffrer chacun des documents couverts de l'écriture microscopique de Fouché. Corbillon éprouvait une véritable fascination pour sa période lyonnaise, il ne cessait de réunir des documents prouvant qu'il avait été le grand organisateur des tueries de masse qui avaient eu lieu dans la ville sous la Terreur. Un autre jour où il était allé prospecter dans les caves du ministère, je l'entendis sangloter et je vis que tout son corps était secoué par de petits tremblements nerveux, même Fichieux redressa la tête au-dessus de ses piles de dossiers pour regarder ce qui se passait. Nous n'avions jamais vu Corbillon dans un tel état. Debout au milieu de la petite pièce, il tenait une chemise en lambeaux entre ses mains, chemise dont il sortit un petit carnet qu'il nous montra (nous nous étions approchés de lui, conscients

qu'il avait fait une découverte importante). « C'est incroyable, dit-il, regardez, Fouché a consigné toutes les exécutions qu'il a ordonnées, parfois jour après jour, en indiquant le lieu. "4 et 5 septembre 1793, plaine des Brotteaux, 64 + 208" : ces condamnés étaient attachés deux par deux à des cordes fixées à des arbres et on tirait sur eux avec des canons de l'armée républicaine chargés à mitraille, il existe de nombreux témoignages à ce sujet, recueillis par les historiens. "Août-septembre 1793 : 74 prêtres." Bien fait pour leur gueule ! Et là, vous avez une liste des guillotins place Bellecour rien que pour le mois d'octobre 93, tout est chiffré à l'unité près ! » Corbillon feuilletait en jubilant le petit carnet jauni, il en baisa même certaines pages devant nous, les larmes aux yeux. Qu'est-ce qui poussait Fouché à tenir cette comptabilité macabre de son écriture difficilement lisible à l'œil nu, comme s'il avait veillé à consigner chacun de ses crimes tout en leur conférant une espèce d'invisibilité sur la page par la taille extrêmement réduite de chaque lettre pareille à un simple point ? Seule la loupe de Corbillon permettait en effet de transformer ces séries de caractères punctiformes en des lettres ou des chiffres que l'historien pouvait ensuite interpréter. Des années plus tard, je me

souviendrais du petit carnet criminel de Fouché en découvrant les cahiers Clairefontaine dans lesquels le jeune Pasqua avait consigné ses premiers crimes. J'en conclusais alors que ces individus, unis par une espèce de loi muette et inconnue, tiraient un plaisir supplémentaire de leur activité criminelle à travers ces listes qu'ils établissaient quotidiennement, excités sans doute de vérifier que, mois après mois, année après année, ils progressaient sur la voie qu'ils avaient choisie, celle du crime d'État. Quand j'arrivais à la roseraie, Dunoyer me faisait sa petite courbette, me tendait la main en se redressant, et alors je découvrais son visage sous son chapeau de paille, ses yeux doux et bienveillants, comme s'il s'était efforcé de me faire le meilleur accueil possible. Il savait que j'aimais venir à la roseraie, qu'attiré par le parfum des roses qui montait jusqu'à ma chambre je ne pouvais résister et venais plusieurs fois par jour à la roseraie, surtout le matin car le parfum des roses était alors plus frais, plus printanier, plus entêtant. Dunoyer m'attendait donc à la roseraie et cherchait à se montrer aimable, pourquoi je l'ignorais et je l'ignore encore. Tout en me parlant, il déposait un peu de crottin au pied de chaque rosier, cela prenait du temps car la roseraie était

assez grande, ce qui nous laissait tout le loisir de discuter. Je ne saurais vraiment plus dire de quoi nous avons discuté au début, Dunoyer pouvait parler de tout et n'importe quoi, sans doute m'avait-il parlé des rosiers et de leur entretien, et peut-être cela m'avait-il intéressé, mais je ne sais plus ce qu'il m'a dit exactement à ce sujet, sinon qu'il en parlait avec éloquence. Alors que je me souviens parfaitement de ce que Corbillon m'avait raconté à propos de Fouché les premiers jours que j'avais passés à l'Intérieur, je suis incapable de me rappeler exactement ce que Dunoyer m'a dit à propos des rosiers et de leur entretien lors de nos premières rencontres à la roseraie. Je me souviens juste que j'avais été surpris de découvrir un autre Dunoyer que celui du réfectoire, que je n'arrivais pas à m'expliquer ce phénomène de dédoublement, et que je trouvais un certain plaisir à rencontrer ce Dunoyer-là à la roseraie tout en détestant le Dunoyer du réfectoire, sans que cela me posât de véritable problème. J'avais moi aussi parfaitement dissocié les deux Dunoyer, heureux de retrouver celui de la roseraie au cours de la matinée tout en refusant de m'asseoir à côté de celui du réfectoire lors du déjeuner ou du dîner. Cette dissociation m'était devenue naturelle, je n'y faisais plus



attention. Apparemment Dunoyer n'était pas fâché que je ne vienne pas m'asseoir à sa table vu que je passais du temps avec lui à la roseraie. Peut-être était-il même plus heureux de me voir à la roseraie que de me voir à sa table où il était le seul à parler, ses fidèles l'écoutant religieusement, alors qu'à la roseraie un échange entre nous était possible. Il y avait deux Dunoyer, mais j'ignorais lequel était le véritable Dunoyer. Était-ce le Dunoyer de la roseraie qui jouait un personnage au réfectoire dans le seul but de plaire à ses fidèles, ou bien était-ce au contraire le Dunoyer du réfectoire qui jouait un personnage à la roseraie, uniquement pour me plaire ? Ou bien y avait-il un troisième Dunoyer, inconnu, invisible, qui jouait les deux personnages de façon alternée ? Pendant qu'il déposait du crottin au pied des rosiers et tout en discutant avec lui, j'avais commencé à flairer un peu de la puanteur de l'Intérieur que j'avais d'abord associée au crottin de cheval, puis comme l'odeur était tout de même plus forte et désagréable, je m'étais dit qu'elle avait peut-être à voir avec Dunoyer lui-même, mais je ne m'en étais pas trop inquiété, car la puanteur de l'Intérieur était répandue un peu partout dans le pays, même ici, à la résidence, et puis peut-être m'était-elle restée dans le nez alors que j'avais

quitté l'Intérieur plusieurs mois plus tôt, peut-être ne pourrais-je jamais m'en débarrasser, m'étais-je dit, sans trop m'inquiéter. Pendant plusieurs semaines, je n'ai pas su ce qu'avait fait Dunoyer avant de venir à la résidence, et je n'avais rien dit me concernant, Dunoyer ne m'ayant rien demandé. Il y avait toutefois des gestes, des expressions qui ne trompaient pas, Dunoyer était un fin causeur, il pouvait parler des roses et des bienfaits du crottin de cheval pendant des heures sans jamais ennuyer son interlocuteur, et sur d'autres sujets tout aussi anodins et a priori ennuyeux que j'ai oubliés il faisait preuve d'une remarquable éloquence, comme s'il était capable de parler librement sans jamais perdre l'attention de celui ou celle qui l'écoutait. Sa voix était assez gracieuse, les gestes qu'il faisait avec ses mains à la fois puissants et élégants, il vous parlait sans jamais vous quitter du regard, ce qui vous obligeait à faire un effort pour ne pas détourner le vôtre et réduisait votre liberté. Je n'étais pas habitué à ce genre d'échanges, pendant les années passées à l'Intérieur je m'étais surtout occupé de mes dessins, interrompu parfois par des propos de Corbillon qui ne s'adressait jamais à moi en particulier, quant à Fichieux il passait son temps la truffe collée à des dossiers et je crois

n'avoir jamais entendu le son de sa voix, hormis l'espèce de jappement qui lui échappait quand il sortait de la pièce en courant pour entreprendre une de ses chasses à l'homme quelque part en province. Un jour – je travaillais déjà depuis plusieurs années Place Beauvau –, Corbillon remonta des archives en tenant une valise entre ses bras. Elle devait être lourde, car Corbillon était essoufflé d'avoir dû la porter jusqu'au dernier étage du bâtiment. « C'est pour vous, dit-il après l'avoir déposée devant mon bureau, connaissant votre haine de Mitterrand je me suis dit que cela devrait vous intéresser. » Je fus étonné par ces propos de Corbillon auquel je n'avais rien dit concernant Mitterrand et mes sentiments à son égard. Je m'étais toujours contenté d'en laisser apparaître la sinistre figure sur des feuilles de papier et d'aller aux toilettes quand je me sentais trop mal. Avait-il vu l'un de ces dessins ? J'en doutais fort, veillant à jeter chacun d'entre eux dans la corbeille à papier qui était posée juste à côté de mon bureau, corbeille qui était vidée tous les soirs par une femme de ménage avant que je quitte le bureau. Il me sembla plutôt que Corbillon avait quelque talent de télépathe, ce que j'avais déjà cru observer plusieurs fois par le passé lorsqu'il m'avait questionné tout à coup à

propos d'un dossier que j'étais en train de traiter, abordant justement l'un des points qui m'occupait à cet instant précis. À chaque fois, j'avais cru au hasard, sauf ce jour-là à propos de Mitterrand, car il avait bel et bien dû lire dans mes pensées, pendant que je lisais moi-même dans les siennes concernant Fouché. Mais que pouvait donc bien contenir cette valise qui puisse m'intéresser ? Je la soulevai et la posai sur mon bureau. Avant de l'ouvrir, je l'examinai un instant : c'était une vieille valise en tissu marron, déchirée à plusieurs endroits, à la poignée cassée, ce qui expliquait que Corbillon ait eu tant de peine à la porter jusqu'à moi. Une drôle de pensée me traversa l'esprit : cette valise en bien mauvais état n'avait-elle pas appartenu à l'un des quarante-cinq indépendantistes algériens condamnés à la guillotine que, ministre de la Justice, Mitterrand avait refusé de gracier pour la plupart ? Sans pouvoir l'expliquer, j'en avais la certitude, comme si elle devait renfermer des secrets concernant les quelques années où Mitterrand s'était personnellement occupé de l'Algérie – jusqu'à empuaner la Place Beauvau, comme j'avais pu le constater moi-même, puisque c'est justement à cette époque-là que j'avais commencé à y travailler. À l'intérieur de la valise, il y avait, rangés côte à

côte, un assez fort paquet de lettres ficelées ensemble et ce qui ressemblait de prime abord à un album photo relié en cuir bouclé par un petit cadenas que je n'osais pas forcer. « Allez-y, Delafouche, dit Corbillon, prenez ce petit canif, le cadenas cède très facilement, je l'ai déjà ouvert une fois ! » Et en effet, je n'eus aucune peine à ouvrir ce que j'avais pris pour un album photo et qui était en réalité un cahier d'un bon millier de pages, lourd comme une pierre. En le feuilletant une première fois, je m'aperçus qu'il était rempli d'images et d'articles de journal méticuleusement découpés et collés sur des pages blanches à côté de notes manuscrites plus ou moins longues. L'écriture en était très soignée, trop soignée même à mon goût, comme si l'auteur de ces lignes avait veillé à conserver une écriture d'écolier, la plus anonyme et surtout la plus innocente qui fût en apparence. Sur la page de garde, on pouvait lire : « Journal pour Jean-Marie - FM ». Je fus comme foudroyé de découvrir les initiales du nom maudit dont je finis par reconnaître l'écriture et me reculai même après avoir jeté le cahier dans la valise. La tête se mit à me tourner et j'eus envie de vomir. Prêt à courir aux toilettes, j'entendis le rire infâme de Corbillon qui observait la scène depuis son bureau. Au lieu

de sortir, je m'assis, trempé de sueur, et m'épongeai le front et le visage. Je repris assez vite mes esprits et commençai à m'interroger sur l'identité de ce « Jean-Marie » à qui était adressé ce Journal dont l'auteur était ainsi le criminel d'État français que j'abhorrais le plus. Oui, cela ne faisait aucun doute, je reconnaissais son écriture à présent, seul un criminel d'État pouvait avoir une écriture aussi impersonnelle et insipide. Pour me libérer un peu de l'emprise qu'exerçait déjà sur moi cet énorme volume, je soulevais le paquet de lettres et me mis à le renifler comme l'aurait fait Fichieux. Je reniflai la ficelle aussi, la mordis même, et en maintenant les dents serrées, je défis le nœud d'un coup sec de la tête vers l'arrière. Le paquet s'effondra et toutes les lettres m'échappèrent d'entre les mains, il y en avait partout sur le sol. « On dirait que vos mains tremblent, Delafouche ! » Là aussi, Corbillon fut ravi d'assister au spectacle de ma maladresse et recommença à rire d'un rire encore plus énorme et infâme, ce qui me mit dans une rage indescriptible que je tâchais de dissimuler en me penchant derrière mon bureau pour ramasser toutes les lettres les unes après les autres. Il y en avait une bonne centaine, chacune datée, commençant toutes par « Mon cher Jean-

Marie ». Je n'en croyais pas mes yeux : Mitterrand avait échangé des lettres avec le célèbre tortionnaire de la bataille d'Alger, et la plupart d'entre elles avaient été écrites entre 1954 et 1957, soit pendant les années où il avait été ministre de l'Intérieur puis de la Justice dans le gouvernement de Guy Mollet ! Les jours suivants, Fichieux était parti à la chasse à l'homme et Corbillon poursuivait ses recherches aux archives, je bénéficiais donc de conditions idéales pour me consacrer à une étude approfondie des documents que ce dernier avait mis à ma disposition le temps que je souhaiterais. Les « Lettres à Jean-Marie » et le « Journal pour Jean-Marie » posés à côté de moi sur mon bureau, je passais des journées entières à dessiner. Par le passé, j'avais fait d'innombrables dessins représentant Mitterrand accompagné d'une silhouette assez imposante que je n'arrivais pas à reconnaître, et à présent je savais de qui il s'agissait. Le Pen avait toujours été là, à côté de Mitterrand, comme son ombre, voire son reflet dans le miroir (il y avait très souvent un miroir dans ces dessins, Mitterrand aimait en effet, je l'ai déjà raconté, quand il était devant le miroir de sa salle de bains, placer sous son nez les poils blancs de sa brosse à dents en entonnant « Maréchal

nous voilà », et jusqu'alors je n'avais pas compris qu'il faisait cela pour amuser Le Pen qui assistait à la scène dans un coin !). Quand Mitterrand avait-il connu le jeune Le Pen (une dizaine d'années seulement séparaient les deux hommes) ? Les documents en ma possession et mes propres dessins me permettaient de répondre à cette question. Feuilletant le « Journal pour Jean-Marie » d'une main et dessinant de l'autre, les circonstances exactes de leur première rencontre m'apparaissaient clairement. Dans les années cinquante, Le Pen et Mitterrand fréquentaient tous les deux le milieu littéraire et artistique parisien. Ils allaient aux mêmes soirées mondaines, toujours en charmante compagnie, et se retrouvaient aux côtés d'écrivains qu'ils appréciaient autant l'un que l'autre, écrivains pour la plupart d'extrême droite. Une passion commune pour les femmes d'origine nordique les rapprocha, ils discutèrent ensemble et furent surpris de constater qu'ils étaient tous les deux de grands lecteurs des écrivains collaborationnistes, Brasillach, Drieu La Rochelle, Céline. Mitterrand admirait également beaucoup Chardonne et en parlait souvent à Le Pen qui ne l'avait pas encore lu. Dans une lettre, Mitterrand propose à Le Pen de lui procurer certains livres de Chardonne publiés



pendant la guerre et qui avaient disparu des librairies. « Connais-tu *Le Ciel de Nieflheim* ? C'est un livre admirable, je l'ai lu après avoir quitté Vichy, l'esprit encore troublé par les sortilèges du monde germanique. On y lit ces lignes, que je réproue évidemment aujourd'hui : "Le national-socialisme a créé un monde neuf autour de la personne humaine." Certes, Chardonne était un collaborateur de la pire espèce, mais il a écrit de merveilleux romans bourgeois que j'aime relire de temps à autre. C'est d'un tout autre niveau que ce qu'il a malencontreusement écrit pendant la guerre à propos des Juifs. Oui, mon cher Jean-Marie, oublions ses voyages en Allemagne à l'invitation de Goebbels, et lisons plutôt le romancier ! » Dans ses lettres à Le Pen - essentiellement consacrées à la littérature et aux arts, ce qui n'était pas une mince surprise -, Mitterrand était toujours d'une politesse exquise. On sentait qu'il appréciait grandement son cadet, pupille de la nation et titulaire d'une licence en droit, et qu'il souhaitait l'aider à réussir dans la vie (il serait bientôt député). Bien des années plus tard, Mitterrand, devenu président de la République, relancerait la carrière politique de son cher Jean-Marie en le faisant inviter à de grandes émissions politiques à la télé. Tout le

monde sait que, dans les années quatre-vingt, Mitterrand fut l'un des parrains du Front national. Ce qu'on ignore, c'est que l'amitié entre les deux hommes était ancienne. Le Pen admirait beaucoup l'écrivain allemand Ernst Jünger que Mitterrand avait connu pendant la guerre, ils en parlaient souvent ensemble. « Un grand résistant allemand, affirmait Mitterrand, capitaine de la Wehrmacht en poste à Paris pendant la guerre, il était proche des officiers qui ont organisé l'attentat contre Hitler. » Le Pen était fasciné par son livre *Chasses subtiles* dans lequel Jünger se consacrait à l'étude des insectes et plus particulièrement des scarabées. « Sais-tu qu'il habite aujourd'hui en Souabe, dans une grande maison qu'a habitée Laval quand le gouvernement de Vichy s'est replié non loin de là, à Sigmaringen ? Quel drôle de hasard, non ? Un jour, nous irons lui rendre visite ensemble, je te le promets. Jünger est un homme très sympathique, un grand guerrier qui a fini par détester la guerre, un Européen convaincu. » (Lettre de Mitterrand à Le Pen, 12 juillet 1956.) Dans le « Journal pour Jean-Marie », on trouve de nombreuses coupures de presse où il est question de soirées littéraires autour des fameux Hussards – tous écrivains d'extrême droite. Sont également

collées plusieurs photos dédicacées de François Nourissier, Michel Déon, etc. Avec eux, Mitterrand et Le Pen passèrent de merveilleuses soirées à Meudon chez la veuve Céline. On buvait beaucoup et, l'alcool aidant, on se mettait à entonner des chants du Troisième Reich, chants que le fondateur du FN allait bientôt éditer dans sa propre maison de disques, à côté d'albums consacrés aux Waffen-SS ou aux Jeunesses hitlériennes. En revanche, aucune photo dans le Journal du maréchal Pétain ou de son ami René Bousquet, secrétaire général de la police de Vichy. « Aurais-tu honte de ton passé d'extrême droite ? » lui demanda un jour Le Pen qui n'ignorait pas que Mitterrand avait manifesté avec l'Action française avant la guerre et reçu la Francisque des mains même de Pétain. « Point du tout, lui répondit l'alors ministre de l'Intérieur, mais c'est un journal littéraire que je veux t'offrir. Quand je ne serai plus là, tu pourras le feuilleter en te rappelant nos belles soirées parisiennes aux côtés de nos amis artistes, loin des remugles de la basse politique. » L'amitié entre les deux hommes ne fut aucunement troublée par la guerre d'Algérie, bien au contraire. Ils continuèrent à s'écrire au moins une fois par semaine, toujours à propos de littérature et de beaux-arts. Avant de partir combattre en

Algérie, Le Pen avait fait l'acquisition de deux statuettes nazies d'Arno Breker, sculpteur attitré du Troisième Reich, et Mitterrand était enthousiasmé par les photographies qu'il lui avait envoyées. Ces deux statuettes représentant deux jeunes hommes nus portant l'un un glaive, l'autre une torche, ornaient une cheminée de son manoir de Montretout, elles étaient magnifiques. Au-dessus de la cheminée, Le Pen avait accroché une photo de Mitterrand lors d'une rencontre avec le maréchal Pétain en 1942. Mitterrand - qui ne cessait de se remémorer cette scène avec passion (« Ah, la main jaune du héros de Verdun sur laquelle j'ai posé mes lèvres ! ») - lui fit promettre de la cacher si des journalistes venaient lui rendre visite. Il n'était quasiment jamais question de politique dans leur correspondance, sinon en post-scriptum. « J'étais en Algérie où j'ai annoncé le déblocage de gros investissements dans l'éducation et l'agriculture. Espérons que cela les calmera un peu. » (Lettre du 25 octobre 1954.) Quelques semaines plus tard, Mitterrand débarqua dans plusieurs bleds algériens pour offrir des ardoises et des boîtes de craies dans les écoles, tout en tenant des discours enflammés sur les bienfaits de la civilisation blanche devant les journalistes de

*Paris Match* qui l'accompagnaient. « Imaginez donc que l'un de ces pauvres gamins devienne plus tard professeur ou que sais-je encore... pourquoi pas un grand écrivain français ! » Quelques photos de ce voyage découpées dans la presse locale sont dans le « Journal pour Jean-Marie », à côté d'autres clichés pris à Paris pendant la même période où il pose avec Marguerite Duras riant aux éclats. Ministre de la Justice, le même homme allait, deux ans plus tard, signer des lois sur les « pouvoirs spéciaux » accordés à l'armée qui permettraient que les rebelles algériens soient torturés et condamnés à mort par un tribunal militaire. Il n'en est jamais question dans ces lettres à Le Pen, mais nul doute que ce dernier s'en réjouit vivement, lui qui allait bientôt torturer des prisonniers pendant la bataille d'Alger. Concernant la guerre d'Algérie, les deux hommes étaient sur la même longueur d'onde, rien ne vint troubler leur amitié virile et littéraire. Je ne découvrais pas la grande crapulerie mitterrannique dans ces documents que m'avait confiés Corbillon, non, je la connaissais déjà, je savais par exemple que Mitterrand avait été pétainiste avant de passer à la Résistance, qu'il avait manifesté sous la bannière d'Action française avant la guerre, tous ces documents ne faisaient que

confirmer ce que je savais déjà. Les historiens avaient inventé le terme de « vichysto-résistant » spécialement pour lui, terme qui convenait parfaitement, car Mitterrand n'avait pas été d'abord pétainiste puis résistant, mais il avait été les deux *en même temps*. Toute la crapulerie de Mitterrand se résumait à ce « en même temps », à cette duplicité fondatrice sans laquelle on ne peut pas comprendre le personnage. Mitterrand porterait toute sa vie le masque de l'homme de gauche tout en étant d'extrême droite, son amitié ancienne avec Le Pen ne faisait que me le confirmer. Mitterrand n'avait jamais renié son passé d'extrême droite, comme il n'avait jamais renié son amitié avec Bousquet ou avec des membres de la Cagoule. Mitterrand continuait à rêver chaque nuit qu'il baisait la main jaune du Maréchal et se réveillait en pleurs parce qu'il devait mettre en scène une alliance politique avec le parti communiste qu'il détestait au point de vouloir le faire disparaître. J'avais lu toutes ses lettres avec dégoût, mais je m'étais dit qu'au moins le véritable Mitterrand était là, à visage découvert ; c'était celui qui faisait déposer des fleurs sur la tombe de Pétain à l'île d'Yeu, celui qui continuait à lire l'Action française en cachette, ou encore celui qui parlait du « lobby juif » au

journaliste de cour Elkabbach. L'abjection de Mitterrand, c'était ça : jouer l'homme de gauche tout en continuant à être d'extrême droite, comme l'illustrait parfaitement le slogan pétainiste de sa campagne présidentielle de 1988, « La France unie ». Tout au long de cette campagne, il s'était rappelé chaque geste de son idole en essayant de l'imiter, de même avec son visage, pareil à celui d'une statue de marbre, dont il copiait chaque expression et le moindre sourire. En même temps pétainiste et résistant, en même temps de gauche et d'extrême droite, Mitterrand me révulsait, mais il me fallait bien reconnaître qu'il avait inventé une figure nouvelle appelée à avoir une certaine postérité, celle de l'homme de gauche mitterrandien, qui allait subir diverses métamorphoses. L'homme de gauche mitterrandien jouait le même double jeu que son maître : de gauche quand il s'agissait des principes, d'extrême droite quand l'ordre public était un tant soit peu menacé. L'homme de gauche mitterrandien allait parfois dans les manifestations mais détestait les syndicats quand ils paralysaient le pays. L'homme de gauche mitterrandien soutenait la déchéance de nationalité quand c'était un gouvernement de gauche qui proposait de la faire voter à l'Assemblée. L'homme de

gauche mitterrandien avait horreur du mot « socialiste » qui lui rappelait le goulag, il préférait « républicain ». L'homme de gauche mitterrandien commençait sa carrière déguisé en Léon Blum et la finissait habillé en chef de la police sous Vichy. L'homme de gauche mitterrandien trouvait que la solution du problème des banlieues, c'était d'envoyer l'armée pour les « sécuriser », si possible après un vote parlementaire. L'homme de gauche mitterrandien était énervé quand les étudiants bloquaient les universités, il applaudissait la police quand elle venait les libérer. L'homme de gauche mitterrandien nourrissait encore de grands idéaux humanistes mais ne manquait jamais une cérémonie militaire parce que son frère était gendarme. L'homme de gauche mitterrandien n'aimait pas qu'on dise du mal de la police et de l'armée, les policiers et les militaires étaient là pour nous protéger et assurer l'ordre républicain. L'homme de gauche mitterrandien aimait faire semblant de se révolter devant les injustices sociales causées par les politiques libérales tout en ayant des actions en Bourse. L'homme de gauche mitterrandien avait un portrait de Barbara dans sa cuisine et écoutait Mireille Mathieu. L'homme de gauche mitterrandien avait les œuvres



complètes de Jean Jaurès dans sa bibliothèque et lisait la réédition des *Décombres* de Rebatet. L'homme de gauche mitterrandien critiquait le colonialisme tout en hochant la tête quand on parlait des bienfaits de la colonisation. L'homme de gauche mitterrandien détestait Le Pen mais aimait bien sa fille, « moins dangereuse ». L'homme de gauche mitterrandien était convaincu que certaines idées du Front national étaient tout à fait compatibles avec les idéaux républicains. Chaque 11 Novembre, L'homme de gauche mitterrandien avait une pensée pour le héros de Verdun. L'homme de gauche mitterrandien acceptait de boire l'apéritif avec son voisin antisémite tant qu'il ne disait pas du mal des Juifs. L'homme de gauche mitterrandien avait horreur des violences d'extrême droite mais excusait celles de la police alors que neuf policiers sur dix votaient pour le Front national. L'homme de gauche mitterrandien se souvenait avec nostalgie de Mai 68 tout en expliquant à ses enfants qu'il fallait se méfier des utopies parce qu'elles conduisaient au pire. L'homme de gauche mitterrandien était pour la sécurité mais il ne fallait pas exagérer non plus, la démocratie ne doit pas être remplacée par un État policier. « Alors, vous avez trouvé votre bonheur,

Delafouche ? » Corbillon se tenait en face de mon bureau et je ne l'avais même pas vu entrer ni s'approcher, penché sur mon bureau comme Fichieux, le nez collé sur les pages de Mitterrand, reniflant chaque phrase, chaque mot avec une frénésie dont je n'avais même pas eu conscience avant son arrivée. Je me redressai d'un seul coup sur mon siège, le visage empourpré par la honte que je ressentais parce qu'il m'avait surpris dans cette posture indigne. « Vous n'avez pas fini, n'est-ce pas ? continua Corbillon. Vous avez vu, c'est très riche, une fois qu'on est là-dedans, on n'en sort plus, ce Mitterrand est un puits sans fond de crapulerie. J'ai tout lu de A à Z, je savais que ça vous intéresserait. On n'en finit jamais avec les crimes de Mitterrand. On croit avoir clos le dossier, puis on découvre encore un placard avec deux ou trois cadavres à l'intérieur. Cet homme avait tout compris de Fouché, n'est-ce pas ? Jouer plusieurs rôles à la suite ou en même temps, cacher sa véritable identité, dire une chose et penser le contraire, c'est tout un art. Bien sûr, tous ces documents sont explosifs, je ne vous dirai pas comment je me les suis procurés, on perd des choses parfois dans les déménagements, voilà tout. Un jour, on les publiera, vous verrez. Je suis sûr que Gallimard sera intéressé, encore

quelques années et ils sortiront les deux volumes dans la Blanche avec un bandeau rouge : “Une amitié secrète ”. Énorme scandale partout dans les médias : comment Mitterrand, ce grand humaniste, a-t-il pu être l’ami du vieux tortionnaire d’extrême droite ? Après Bousquet, Le Pen ! C’était donc sa créature ! Enfin, vous imaginez le boucan. International ! On débaptisera des rues Mitterrand, peut-être même la Très Grande Bibliothèque ! Ses descendants ne voudront plus porter son nom et partiront vivre à l’étranger ! Je m’occuperai de faire publier ces deux volumes dans mes vieux jours, ce sera mon ultime feu d’artifice après la bio de Fouché. Gallimard m’achètera ça à prix d’or vu que la maison est revenue à ses anciennes amours nazies, je ne vous apprends rien. Le passé criminel du roi des éditeurs est assez remarquable. On sait qu’il a fricoté avec les plus hautes autorités allemandes pendant l’Occupation pour obtenir du papier. D’accord, il n’était pas le seul, tous les éditeurs parisiens ont collaboré, mais c’était l’un des plus compromis. Toutes ces soirées passées avec des officiers allemands à L’Abbaye de Thélème, place Pigalle, à boire, à danser, à négocier, et même, au milieu des truands, à discuter littérature avec de fins esthètes prussiens comme Ernst

Jünger, devenu bien vite un auteur Gallimard. Drieu La Rochelle à la tête de la NRF, chef de file des écrivains collaborationnistes, la belle époque de l'édition française, n'est-ce pas ? Le même Drieu La Rochelle qui sera bientôt dans la Pléiade, ça se prépare dans l'ombre depuis un moment déjà. Ah bon, vous ne saviez pas ? C'est admirable, ce retour en grâce des écrivains collabos, notre époque redécouvre enfin ses criminels de plume. Ils vont tous finir dans la Pléiade : Drieu, Brasillach, Céline y est déjà, et puis pourquoi pas un volume « Écrivains mineurs de la Collaboration », parce qu'il y a du stock derrière ! La longue carrière criminelle de Gallimard a commencé par une victime expiatoire, c'est toujours comme ça que ça commence. Schiffrin, vous connaissez Schiffrin ? C'est lui l'inventeur de la Pléiade : papier bible, format, reliure en cuir (de la peau de mouton, c'était un signe que ça allait mal finir !). Schiffrin a fait ses premiers volumes tout seul, puis Gide a convaincu Gallimard de racheter la collection, et voilà Schiffrin embarqué dans une sale histoire. En 1940, Schiffrin a fui Paris, il finit le volume Balzac à la campagne, et qu'est-ce qu'il reçoit par la poste ? Une lettre de licenciement signée Gaston, à la botte des Allemands. Plus

de Juifs chez Gallimuche, aryanisation de la boîte ! Désespéré, Schiffrin s'exile aux États-Unis, où il meurt en 1950, dépossédé. Pendant la guerre, Gallimard a continué à vendre ses Pléiade et ne lui a rien versé par la suite, pas un sou, rien, alors que l'homme était souffrant ! Et dire que Gallimard n'a jamais publié Fouché, c'est incroyable, non ? Il aurait pourtant été l'éditeur idéal, avec une histoire pareille et une telle passion du crime sordide ! Cela me donne une idée : je devrais lui proposer de signer un seul contrat pour les deux volumes de Mitterrand et ma bio de Fouché, voilà ce que je vais faire. Après la guerre, Gallimard a publié les auteurs de la Résistance, après Jünger c'est René Char - le fameux capitaine Alexandre - qui a été la vedette de la maison, et puis ça a été la mode des écrivains engagés, Camus, Sartre, que des écrivains de gauche, aux oubliettes les écrivains collabos, vive les staliniens ! Et voilà que cinquante ans plus tard on les ressort ! C'est qu'il y a des millions d'électeurs lepénistes à nourrir ! Vous allez voir qu'il va finir par convaincre la veuve Céline de rééditer les écrits antisémites de son défunt mari publiés sous l'Occupation. On m'a dit qu'il allait régulièrement à Meudon et sortait à chaque fois son chéquier pour régler

toutes les dépenses de santé de la vieille dame qui va sur ces cent ans. À la Pléiade qu'elles vont être publiées, les infamies de Céline, imprimées sur peau de Schiffrin, vous allez voir ! » J'avais eu un haut-le-cœur en entendant ces derniers mots de Corbillon, l'histoire qu'il racontait était bien sûr ignoble, mais lui était plus ignoble encore parce qu'il semblait beaucoup s'amuser en la racontant, et surtout je savais ce qu'éprouvait Corbillon vis-à-vis des Juifs, lui qui, un jour, devant moi, avait déclaré en riant : « Pendant la guerre, tous les Français étaient antisémites, donc moi aussi évidemment ! » Après avoir dit cela, il avait ajouté d'un air ingénu : « Mais l'antisémitisme, c'est du passé. À part quelques fous furieux qui continuent à détester des Juifs – comme si c'était encore eux le problème ! –, les Français sont tous devenus anti-arabes, moi le premier. Regardez comme Papon est passé de la liquidation des Juifs à celle des Arabes, toujours au service de l'État, il avait tout compris. C'est eux la menace maintenant, et il faut tout faire pour la faire disparaître. » Sans dire un mot ni même regarder le sourire infâme de Corbillon, j'étais sorti de la pièce pour aller vomir. Depuis la fenêtre de ma chambre, caché derrière un rideau, je regarde Dunoyer qui vient d'arriver à

la roseraie. En le voyant déballer son crottin de cheval devant quelques admirateurs et admiratrices, je me souviens de ces jours où je me dépêchais de descendre le rejoindre et où il m'accueillait en faisant sa courbette grotesque tout en me serrant la main avant de m'inviter à marcher avec lui au milieu des roses. Je me souviens en particulier de ce jour où Dunoyer m'avait parlé de son activité professionnelle passée alors que je ne lui avais rien demandé à ce sujet et que lui ne m'avait posé aucune question me concernant. C'est à partir de ce jour-là que j'ai recommencé à sentir la vieille puanteur de l'Intérieur qui avait disparu de ma vie depuis que j'étais arrivé à la résidence, oui, c'est à partir de ce jour-là que je l'ai sentie à nouveau, cette vieille puanteur de l'Intérieur dont je croyais m'être définitivement débarrassé, elle avait ressurgi en pleine roseraie, au moment où Dunoyer était en train de me parler pour la première fois de son activité professionnelle passée en tant que, je cite, *expert en harmonisation citoyenne*, oui, c'est l'intitulé exact que m'avait donné Dunoyer le plus sérieusement du monde, *expert en harmonisation citoyenne*, comme s'il s'était agi d'un métier tout à fait ordinaire connu de tous. Marchant à côté de lui, j'avais dû faire un effort pour cacher mon

trouble, tellement ce nom de métier - si c'en était un réellement, et non quelque titre ronflant derrière lequel se cachaient de très vagues activités plus ou moins lucratives - m'avait tout à la fois surpris et déstabilisé. Est-ce que Dunoyer avait remarqué le trouble qu'avaient généré en moi les simples mots « *expert en harmonisation citoyenne* » qu'il avait prononcés, je l'ignore, en tout cas il avait continué à marcher tranquillement au milieu des roses, humant le parfum de quelques-unes d'entre elles au passage alors que moi j'avais de nouveau la vieille puanteur de l'Intérieur dans le nez et même déjà dans la gorge. Plus Dunoyer parlait de son métier d'*expert en harmonisation citoyenne* et m'expliquait de quoi il s'agissait (car il avait quand même dû remarquer mon trouble), plus la puanteur devenait forte, au point que je craignais de devoir vomir au milieu des roses. Dunoyer me raconta qu'il avait été d'abord journaliste à l'ORTF et qu'au contact avec des hommes de pouvoir il avait été « de plus en plus fasciné par cette espèce d'hommes ». « Oui, c'est une espèce à part entière, savez-vous, et j'ai dû les étudier de longues années avant de commencer à comprendre comment ils fonctionnaient », dit Dunoyer tout en se penchant vers une magnifique rose



blanche dont il huma le parfum pendant un long moment. « Il faut avoir une longue expérience de la politique en tant qu'observateur pour comprendre cette espèce d'hommes. Mais passer du journalisme à la politique ne m'a jamais tenté, je n'avais aucune envie de me présenter à des élections et d'aller serrer des mains à tour de bras, si je puis dire. Avec le temps, je me suis de plus en plus intéressé à la question de la citoyenneté. Car cette question est au cœur de notre pacte républicain, n'est-ce pas ? » En prononçant ces derniers mots, Dunoyer s'était tourné vers moi dans l'attente d'une réponse et je ne pus que balbutier quelques mots à peine audibles, totalement écrasé par la vieille puanteur de l'Intérieur qui était soudainement ressurgie et qui m'avait aussitôt rendu malade. Je m'étais mis à transpirer et je me sentais pâlir, mais Dunoyer ne sembla rien remarquer du malaise qui s'était emparé de moi et continua à avancer dans la roseraie ensoleillée, l'air concentré, cherchant les mots adéquats pour m'expliquer en quoi avait consisté son activité professionnelle passée en tant qu'*expert en harmonisation citoyenne*. Pendant qu'il cherchait ses mots, je tâchais de me remettre tout en m'interrogeant sur ce retour de la vieille puanteur de l'Intérieur, et j'identifiais aussitôt ce qui l'avait

causé : le simple mot « *citoyen* » m'était insupportable, ou plutôt le simple mot « *citoyen* », mot que j'avais si longtemps chéri, *m'était devenu* insupportable, il suffisait que je l'entende prononcer une seule fois dans son nouvel usage pour que l'envie de vomir me saisît, oui, le simple mot « *citoyen* » me rendait malade et provoquait chez moi une irrépressible envie de vomir, alors, par crainte de vomir devant Dunoyer qui ne cessait de l'employer devant moi, je pris mon mouchoir et le mis contre mon nez et ma bouche en prétextant une soudaine crise d'allergie provoquée par le pollen des fleurs, et cela me calma un peu. « La citoyenneté doit être la pierre angulaire de notre République, poursuit Dunoyer, que mon silence n'avait pas découragé. Sans citoyens, pas de République. Les citoyens sont de vrais citoyens s'ils sont au service de l'idéal républicain et donc de la nation. Avec l'individualisme contemporain, la figure du citoyen a hélas disparu, à nous de la restaurer dans toute sa pureté républicaine. Il faut que l'État mette en place une politique de citoyenneté avec de véritables parcours citoyens à tous les étages et dans tous les secteurs de la société, au jardin d'enfants, à l'école, à l'université, mais aussi dans l'armée et dans l'entreprise. Trop de nos territoires existent

hors des lois de notre République, ces lois doivent y être de nouveau respectées et elles le seront si la citoyenneté est imposée – oui, imposée ! – à tous leurs habitants. Il n'est pas normal que la jeunesse issue de l'immigration ignore les valeurs de la République, combien de temps encore allons-nous accepter cela ? L'avenir de ces territoires comme de tout le pays, c'est, je le répète, la citoyenneté au sein de la nation et nulle part ailleurs. » Comme je devais le constater les jours suivants, Dunoyer pouvait débiter ce genre de discours pendant des heures, il était intarissable. Il était capable de produire un nombre incalculable de phrases contenant toutes les mots « *citoyen - république - État - nation* », la seule fonction de ces phrases était en vérité de combiner et recombinaison ces quelques mots à l'infini. Le sens importait peu, seule comptait la production d'énoncés sommaires où chacun de ces vocables de deux ou trois syllabes sonnait comme un coup de gong abrutissant l'auditeur dont la cervelle était tout à coup saturée de propos mécaniques. À vrai dire, ce n'était pas Dunoyer qui avait créé cette mode qui consistait à employer le mot « *citoyen* » à toutes les sauces. Il y avait désormais des fêtes *citoyennes*, des actions *citoyennes*, des journées *citoyennes*, des actions

de nettoyage *citoyennes*, il y avait même des banques *citoyennes*, des entreprises *citoyennes*, et la police elle-même pouvait se prétendre *citoyenne* puisqu'elle était au service des *citoyens*. La citoyenneté n'était ni de droite ni de gauche, elle était l'expression d'un ordre national-républicain supérieur à l'individu et à tous les individus, elle leur préexistait et elle perdurerait éternellement après eux. Seuls l'État et son oligarchie politique et médiatique étaient autorisés à décider de ce qui était *citoyen* et de ce qui ne l'était pas. Était *citoyen* un acte ou un projet qui servait le bien commun tel qu'il était conçu et énoncé par l'État (à travers ses différentes institutions, écoles, universités, armées, polices). Même la littérature et tous les arts pouvaient être dits « *citoyens* », et à vrai dire ils se devaient de l'être s'ils voulaient avoir une existence quelconque dans l'espace public. Les artistes s'efforçaient donc d'intégrer leurs pratiques artistiques et culturelles au sein même des institutions de l'État, sans quoi elles n'avaient aucune chance de se voir attribuer le label *citoyen*. Oui, c'était exactement cela : « *citoyen* » n'était pas un mot auquel on pouvait attribuer comme autrefois un sens bien défini, c'était juste un label qu'accordaient l'État et ses représentants politiques,

culturels et médiatiques à toutes les activités et les projets qui s'inscrivaient dans l'ordre national-républicain. J'avais écouté Dunoyer un mouchoir pressé contre ma bouche, la tête penchée, tentant de résister à la nausée que renforçait en moi chacun des mots qu'il prononçait. Ce jour-là et les jours suivants, je dus trouver un prétexte pour m'échapper de la roseraie après l'avoir écouté parler seulement quelques instants. La puanteur que dégageait la parole de Dunoyer était extrême, c'était bien la vieille puanteur de l'Intérieur, cela ne faisait aucun doute. Et dire que j'avais cru y échapper définitivement en quittant le ministère après cinquante années de « bons et loyaux services », selon la formule consacrée ! *On n'échappe jamais à la puanteur de l'Intérieur*, m'étais-je dit alors, cette terrible vérité fut un choc, et malgré cela je continuais à me rendre chaque matin à la roseraie pour y écouter Dunoyer me parler de sa longue expérience professionnelle en tant qu'*expert en harmonisation citoyenne*. Si j'avais réussi à résister toutes ces années à la puanteur de l'Intérieur, je pouvais bien lui résister quelques mois, peut-être même quelques années de plus, ce n'était qu'une question de volonté, m'étais-je encore dit. Journaliste à l'ORTF, Dunoyer avait eu très tôt son

propre bureau Place Beauvau. « J'étais installé à quelques pas du secrétariat du ministère qui nous donnait directement les dépêches à diffuser en urgence. Vous savez que les agences de presse ont leurs propres bureaux à l'Élysée, il n'y a rien là que de très normal », dit Dunoyer sur le ton patelin qu'il employait depuis qu'il me parlait de ses anciennes activités crapuleuses. Dunoyer avait connu tous les ministres de l'Intérieur de la Cinquième. Il avait fréquenté plusieurs d'entre eux, certains étaient même devenus des amis. « Le grand choc intellectuel de ma vie, ça a été la rencontre avec Chevènement. C'est pendant ses années à l'Intérieur qu'il a théorisé sa doctrine du national-républicanisme dont je suis devenu à mon tour un ardent défenseur, et c'est grâce à lui que je me suis intéressé au concept de citoyenneté. Chevènement a transformé la vieille gauche socialiste de l'intérieur, si je puis dire ! Il a posé les fondements d'une gauche moderne, je lui dois énormément. » Au milieu de la roseraie, Dunoyer se tut un instant, saisi par l'émotion. Il prit une fleur entre ses gros doigts, la flaira et me regarda un instant, comme s'il avait attendu que je dise quelque chose. Mais je me tus. Chevènement a été préfet en Algérie, c'était un homme prédestiné à théoriser le national-républicanisme.

Il dirige actuellement la Fondation pour l'islam de France, à ce titre il a conseillé aux compatriotes musulmans de se faire oublier. Il doit rêver d'en jeter à la Seine, comme Papon. Avec Valls, il est l'un des meilleurs représentants de la gauche sécuritaire, c'est-à-dire de la gauche d'extrême droite. Tous les hommes politiques qui ont fait carrière sous la protection de Mitterrand étaient abjects, et Chevènement était l'un d'entre eux. Je ressentais une forte envie de vomir mais j'y résistais en songeant aux pages de mon *roman national* que j'allais consacrer à Chevènement, ce qui me calmait un peu et me permettait de continuer à écouter Dunoyer. Sur son bureau, Corbillon avait empilé toutes les lettres de Fouché qu'il avait dénichées dans les caves du ministère. Pendant de longs mois, je le vis uniquement occupé à lire ces lettres loupe à la main et à prendre quelques notes dans un vieux cahier qu'il rangeait dans un tiroir à la fin de la journée. Il me fallut du temps pour comprendre qu'en vérité Corbillon ne s'intéressait pas du tout à ce que Fouché avait pu écrire et qu'il ne prenait pas de notes, mais qu'il essayait d'imiter son écriture. Son œil droit grossi par la loupe glissait lentement sur chaque lettre et chaque mot microscopique qu'il s'efforçait de reproduire, sa

plume d'acier à la main. Au-dessus de lui, Fouché dans son tableau baissait les yeux comme s'il avait lui aussi cherché à décrypter ses lettres vieilles d'un siècle et demi. Un grand sourire se dessinait sur son visage quand Corbillon, ne parvenant pas à imiter son écriture, s'énervait et déchirait une feuille en lâchant quelques jurons. « Il y a quelque chose qui ne va pas, je ne sais pas quoi, mais il y a quelque chose qui ne va pas », grommelait-il exaspéré. Un matin, Corbillon surgit avec un sac en plastique à la main dont il déversa le contenu sur son bureau. « Des plumes d'oie ! Finies les plumes de métal ! Comment ai-je pu croire un instant que je pourrais copier l'écriture de Fouché avec nos plumes modernes ! » Au milieu de dizaines de plumes blanches dispersées sur son bureau, il y avait un encrier renversé que Corbillon remit debout, composé d'un petit réservoir en verre à la forme arrondie fixé sur un fort socle en bronze qui avait huit pieds ou plutôt huit tentacules, car l'encrier représentait une pieuvre ! L'objet singulier suscita même l'intérêt de Fichieux qui quitta sa chaise et alla le saisir pour en admirer chaque détail de ses yeux habituellement morts qu'une éphémère flamme grise fit un peu briller. Corbillon passa plusieurs jours à tailler à l'aide d'un cutter les plumes



d'oie qu'il avait étalées sur son bureau. Bientôt, il eut quelques dizaines de plumes prêtes à l'emploi qu'il aligna méticuleusement en face de l'encrier dont la tête en verre désormais pleine d'encre semblait refléter le visage de Fouché la surplombant. Des yeux noirs et violents, des tentacules métalliques, une longue rangée de plumes acérées, des feuilles de papier à noircir de mots crapuleux - Corbillon, vautré dans son fauteuil, souriait, visiblement satisfait du nouvel horizon mental qui s'ouvrait à lui. Je l'enviais un peu. Peut-être aurais-je dû, moi aussi, revenir à la plume d'oie, et écrire enfin mon *roman national*, au lieu de dessiner. Toutes ces années passées à dessiner, sans jamais écrire ! Toutes ces scènes gravées dans ma mémoire et dont il ne restait aucune trace, car je jetais tous les dessins que je réalisais à la fin de la journée ! Depuis que Dunoyer me parlait de ses activités d'*expert en harmonisation citoyenne*, je m'étais enfin mis à écrire, notant jour après jour tout ce qu'il me racontait, ce qui ne faisait qu'aggraver mon état nauséeux. Mais il était grand temps de me mettre à mon *roman national*. J'avais déjà tout le matériel nécessaire, il fallait juste que je sois assez discipliné pour m'asseoir chaque jour à ma table et écrire. Dunoyer n'avait cessé de grossir

depuis qu'il était à la résidence. Son pas était plus lent et il s'essouffait plus vite. Parvenu au milieu de la roseraie, il me faisait signe de m'asseoir sur un banc à côté de lui en s'épongeant le front et la nuque. « Veuillez me pardonner, à chaque fois que j'évoque Chevènement, je suis saisi par l'émotion. Quel dommage qu'après l'Intérieur il n'ait pu accéder à la magistrature suprême ! Croyez-moi, cet homme aurait revigoré notre république moribonde ! » Dunoyer se tut un instant, plongé dans ses pensées, puis reprit : « Après l'échec de Chevènement à la présidentielle de 2002, j'ai monté ma société d'expertise en citoyenneté. J'allais sur tous les plateaux télé pour commenter le moindre fait divers impliquant des jeunes de banlieue et défendre le national-républicanisme qui était en train de s'imposer à gauche de l'échiquier politique. Une union nationale se mettait enfin en place autour de valeurs communes à tous les vrais républicains, rendant caduques les vieilles étiquettes politiques. Étais-je encore de gauche, ou bien de droite ou d'extrême droite ? Je n'en savais plus rien à vrai dire, et cela n'avait plus aucune importance. Mon livre *La Citoyenneté pour la caillera* dont j'assurais la promotion dans tous les médias fit un carton. Différents clubs politiques m'invitèrent

à donner des conférences. J’y présentais mon projet de “pacte de citoyenneté” dont je préconisais la mise en place prioritaire dans les banlieues sensibles. Je proposais que chaque enfant, dès l’âge de huit ans, soit amené à signer ce pacte qui lui donnait des droits mais surtout des devoirs. Devoirs à l’égard de ce que j’appelais le “triangle républicain” : école, police, justice. Tout au long de sa vie, un véritable citoyen se doit de respecter trois figures centrales de la citoyenneté : le professeur, le policier, le juge. En tant qu’ancien homme de gauche, j’accorde beaucoup d’importance à la figure du professeur. Mais avec le temps, je me suis rendu compte que celle-ci avait été “démonétisée”, si vous me permettez l’expression. Il faut donc refonder entièrement l’école républicaine, en l’associant davantage à la police et à la justice. Chaque enfant devrait ainsi faire un stage d’une semaine dans un commissariat ou dans une prison dès son entrée au collège. Mon projet fut accueilli avec beaucoup d’intérêt par plusieurs personnalités politiques, dont un futur ministre de la Justice qui m’a promis d’étudier sa “faisabilité”. Vous aurez remarqué comme moi la présence de plus en plus forte de policiers et d’agents de sécurité dans nos

établissements scolaires, ce qui me permet de penser que mon projet n'est pas resté lettre morte. Cela dit, nous avons encore beaucoup de progrès à faire pour régénérer la citoyenneté dans notre pays, la route est encore longue. » Tout ce que Dunoyer m'avait dit ce jour-là, je l'avais écouté avec une grande attention malgré le dégoût que cela m'inspirait, et surtout je l'avais noté dès que j'étais revenu dans ma chambre. Je méprise profondément Dunoyer, mais c'est quand même grâce à lui et à la puanteur de ses propos que je me suis enfin mis à mon *roman national*. Sans lui, je n'aurais jamais retrouvé la vieille puanteur de l'Intérieur, et sans elle je ne me serais jamais mis à mon *roman national*. J'écris aujourd'hui grâce à la puanteur de Dunoyer comme je dessinais jadis grâce à la puanteur de Corbillon. Ou plutôt : j'écris aujourd'hui *dans* la puanteur de Dunoyer comme je dessinais jadis *dans* la puanteur de Corbillon. La puanteur de Dunoyer me rend malade comme la puanteur de Corbillon me rendait malade, mais c'est la première qui m'a permis de dessiner et c'est la seconde qui me permet aujourd'hui d'écrire. J'ai d'ailleurs établi très vite un rapport entre la puanteur de Dunoyer et la puanteur de Corbillon. Toutes les deux ont la même origine, la Place Beauvau.

Dunoyer m'a dit qu'il avait eu son propre bureau à l'Intérieur, dans le même bâtiment où Corbillon avait le sien, orné du portrait de Fouché. Peut-être que le même portrait de Fouché ornait le bureau de Dunoyer, c'est même probable. J'ai pu mesurer dans les propos de Dunoyer la présence grandissante de la Police nationale-républicaine, et donc de Fouché. J'ai remarqué par ailleurs que Dunoyer avait le même sourire infâme que Corbillon, et sans doute Fouché avait-il le même (il ne sourit pas sur le tableau). J'ai compté le même nombre de taches brunes sur les mains de Fouché et sur celles de Corbillon (et de Mitterrand et de Poniowski), mais je ne suis pas parvenu à compter les taches brunes sur les mains de Dunoyer, qui ne cesse de les bouger. Cependant, je suis certain que ses mains ont le même nombre de taches brunes que celles de Fouché, de Corbillon (et de Mitterrand et de Poniowski). Cette coïncidence ne cesse de m'occuper depuis que j'écris mon *roman national*. Assis à mon bureau placé juste à côté de la fenêtre donnant sur la roseraie, j'écris. Les premiers jours que je passais Place Beauvau, puis les premières semaines et les premiers mois, je ne pouvais m'empêcher d'observer Corbillon avec la même intensité que Collomb dans son

manteau de la police vichyssoise. La peau de ses mains posées sur le bureau, à la fois translucide et parsemée de taches brunes, me dégoûtait plus que tout, et pourtant je m’obligeais à la contempler pendant de longues minutes, jusqu’à ce que l’envie de vomir me forçât à quitter la pièce pour me précipiter dans les toilettes. Je cesse un instant d’écrire pour regarder la roseraie. Dunoyer n’est pas encore arrivé avec sa livraison de crottin de cheval. Je vois juste l’entrée de la roseraie dans un coin de la fenêtre où j’ai légèrement entrouvert le rideau. Aujourd’hui, pour la première fois depuis longtemps, je n’ai pas rabattu les volets, car je dois observer la roseraie si je veux continuer à écrire mon *roman national*. Je ne vais plus retrouver Dunoyer à la roseraie depuis plusieurs semaines, depuis qu’il m’a raconté ses activités professionnelles passées, mais je me souviens de ce qu’il m’a raconté et j’écris tout ce qu’il m’a raconté, souffrant à nouveau de la vieille puanteur de l’Intérieur. Un jour à la roseraie, Dunoyer a conclu son exposé sur la citoyenneté nationale-républicaine par ces quelques mots : « Bien entendu, seuls celles et ceux qui signent le “pacte de citoyenneté” obtiennent le statut de citoyen. Les autres n’ont plus leur place dans la République. Ils s’excluent eux-mêmes

de la vie de la cité. Condamnés à l'échec scolaire, ils se livreront à diverses activités criminelles, seront arrêtés par la Police et finiront par avoir maille à partir avec la Justice. Nombre d'entre eux finiront en prison. Ainsi, faute de citoyenneté, ils disparaîtront naturellement de la société des citoyens, et ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes. » Je note à présent ces propos avec le même sentiment de dégoût qu'au moment où je les ai entendus. J'ai posé un seau à côté de mon bureau, au cas où je serais pris par une soudaine envie de vomir. Fatigué de marcher dans la roseraie, Dunoyer s'était assis sur le banc où il aimait s'asseoir. Il avait encore grossi, et il paraissait épuisé. Il s'épongeait une nouvelle fois le front et la nuque en souriant, et je reconnus à nouveau le sourire infâme de Corbillon. Quand j'ai commencé ma carrière à l'Intérieur à la fin des années cinquante, le nombre des disparus s'élevait à quelques centaines par an, guère plus. Épaulé par la gendarmerie nationale, notre minuscule service gérait les dossiers les plus difficiles qui remontaient jusqu'au ministère. Chaque matin, Corbillon passait au secrétariat situé au rez-de-chaussée pour en prendre quelques-uns. Dès qu'il entrait dans la pièce, il lançait ses dossiers en direction

de Fichieux qui bondissait de sa chaise en ouvrant grand la gueule pour saisir le dossier le plus volumineux d'un claquement de la mâchoire. Cette scène quotidienne amusait beaucoup Corbillon qui applaudissait comme un enfant en face d'un spectacle de marionnettes. Quant à Fichieux, il ne pouvait plus se passer de ce lancer de dossiers matinal. J'avais pris l'habitude de l'observer quand il arrivait le matin. Après avoir accroché son pardessus au portemanteau, il s'asseyait à son bureau, l'air nerveux. Puis, sans jamais quitter la porte des yeux, mâchonnant un trombone, il ouvrait un dossier en cours de traitement qu'il faisait semblant d'examiner en le flairant du bout de la truffe. Quand les pas de Corbillon résonnaient dans le couloir, Fichieux se soulevait un peu sur sa chaise, tendant tous les muscles de son corps, et la porte à peine ouverte, il se jetait de toutes ses forces par-dessus son bureau et volait littéralement à travers la petite pièce. La souplesse de cet homme plutôt massif était surprenante. Il retombait sur le sol sans jamais se faire mal, juste aux pieds de Corbillon qui lui caressait le haut du crâne en lui susurrant ces quelques mots : « Tout doux, la Fich, tout doux, on se calme. » Et Fichieux, grognant de plaisir, revenait à son bureau à quatre



pattes, tenant les dossiers dans sa gueule comme un bon chien de chasse. C'était le rituel quotidien de notre service. Quand Fichieux n'était pas là, Corbillon paraissait triste de ne pouvoir s'adonner à son activité matinale favorite. Il savait bien que je n'accepterais jamais de participer à ce jeu stupide. De toute façon, cela faisait bien longtemps que je n'examinais plus aucun dossier, trop occupé par mes dessins. Corbillon en était conscient, lui-même absorbé par sa Vie de Fouché et ses travaux d'écriture. Dans notre minuscule service, Fichieux était le seul à travailler sur les dossiers sensibles transmis par le secrétariat du ministère, et Corbillon lui faisait entièrement confiance. Fichieux, je l'ai déjà dit, était d'une efficacité redoutable. Morts ou vifs, il retrouvait tous les disparus, aucun ne lui échappait. Mais avec le temps, le nombre de disparus ne cessa d'augmenter, et de nouveaux services furent créés, équipés de techniques modernes d'investigation. Nous continuâmes de notre côté à travailler avec nos plumes d'acier, ce qui ne sembla déranger personne. Quand il m'arrivait de circuler dans les couloirs du ministère, ce qui était plutôt rare, on me dévisageait comme si j'avais été un visiteur, je me rendais alors compte que tout le monde ignorait mon existence. Au secrétariat, on

connaissait Corbillon, mais personne n'était jamais monté jusqu'à notre service situé sous les combles au bout d'un étroit couloir auquel on accédait par une porte qui semblait condamnée. C'était une situation certes un peu étrange, mais plutôt confortable. Nos seuls visiteurs étaient les quelques pigeons qui nichaient sous le toit et qui venaient parfois donner un coup de bec à l'unique fenêtre de notre pièce, fenêtre aux vitres si sales qu'il leur était sans doute impossible de voir à travers les trois individus totalement absorbés par leurs tâches respectives, semblables à des passagers clandestins cachés au fond d'un cargo. Qui étaient les disparus dont s'occupaient Fichieux ? « Il s'agit toujours de cas sensibles », m'avait dit Corbillon sur un ton mystérieux alors que je lui avais posé la question. J'essayais plusieurs fois de lire des rapports d'investigation que Fichieux déposait sur le bord de son bureau quand il avait fini de les rédiger, mais il émettait un grognement dissuasif dès que j'approchais. Des années plus tard, j'appris que les disparus en question étaient des personnalités issues de la haute fonction publique ou de la sphère politique. Leur disparition avait été soudaine. Un matin, ils avaient quitté leur domicile, et on les avait retrouvés quelques jours plus

tard noyés dans une flaque d'eau ou dans la baignoire d'un hôtel perdu au milieu de nulle part. La personne qui m'avait informé avait visiblement eu accès aux rapports transmis par Fichieux. Il en parlait comme de simples procédures administratives visant à maquiller des assassinats en suicides pour lesquels on trouvait toujours un motif d'ordre personnel. Des officines privées plus ou moins liées à certains services de l'Intérieur avaient commandité ces crimes provoqués par des luttes politiques au sein même de l'appareil d'État. Rien que de très banal, au fond. Tous les États, même ceux qu'on disait « démocratiques », avaient leur méthode pour liquider discrètement les gêneurs. Une fois le crime commis, on lançait un os au brave toutou Fichieux qui se dépêchait de retrouver le corps et de faire un rapport vite rangé parmi tous les dossiers des « disparitions élucidées ». L'essentiel en fin de compte, c'était que l'État continue à avoir une bonne gestion de ces disparus dont le nombre, avec les années, n'avait cessé de croître. Car rien, absolument rien de la vie du pays ne devait échapper à la surveillance de l'État, surtout pas ses propres crimes. Assis sur le banc de la roseraie, Dunoyer continuait à s'éponger le front et la nuque, le sourire infâme de Corbillon collé sur le

visage. « J'ai bien connu Corbillon, dit-il. Je venais souvent le voir à son bureau. À l'époque, il avait fini de rédiger sa Vie de Fouché et passait ses journées à copier des lettres de la Pieuvre. Nous avons tous reçu ses lettres. Il les envoyait aux rédactions des journaux, aux chaînes de télé, à tous les médias. On en recevait plusieurs chaque semaine, elles traitaient toutes des problématiques sécuritaires qui agitaient l'actualité. Il fallait d'abord les décrypter, l'écriture était minuscule. Mais comme leur contenu était riche ! Elles nous apprenaient à traiter l'information d'un point de vue unique, c'est-à-dire national-républicain. Il y était question d'immigration, de terrorisme, de trafic de stupéfiants dans les banlieues, de trafics d'armes dans ces mêmes banlieues, de communautarisme, d'islam, enfin de tout ce qui nous occupe aujourd'hui en permanence. Corbillon a compris très tôt que la République devait être défendue contre la montée de la barbarie islamiste et qu'il fallait fonder une nouvelle unité nationale, au-delà des partis politiques. C'était très novateur, à la fois gaulliste et pétainiste, si vous voulez. Corbillon me disait souvent : "La vraie France, c'est la République. Dans la République, il n'y a plus ni droite ni gauche, la gauche est devenue la droite, la gauche s'est

fondue dans la droite et la droite a absorbé l'extrême droite. Il n'y a plus que l'unité nationale." Il travaillait à ce qu'il appelait la "fouchéisation des esprits", c'est-à-dire à un contrôle total des forces de police sur la vie de chacun. Il prônait l'installation de vidéos de surveillance dans tout le pays, et même à l'intérieur des maisons et des appartements. Il était favorable à la création d'un réseau d'échanges que tout le monde utiliserait, ce fut le Web. La moindre activité individuelle, la moindre opinion personnelle devait être enregistrée et fichée. Tous ceux qui tentaient d'échapper à ce vaste réseau de surveillance devaient être surveillés avec encore plus de vigilance, d'où la création de nouveaux services Place Beauvau où l'on ne s'occupait que de ces disparus d'un nouveau genre. Les agents de Corbillon travaillaient tous dans les médias, ils étaient ce qu'on appelait des "*communicants*", diffusant en permanence les informations transmises par l'Intérieur et lui en apportant de nouvelles. Les échanges entre l'Intérieur et les médias étaient permanents, une entente parfaite régnait entre l'État et ses organes de communication. Quand je rendais visite à Corbillon dans son bureau miteux, j'étais fasciné par l'abnégation de cet homme qui, toute la journée, travaillait

sous les ordres de Fouché. Cette fusion entre les deux hommes, à près de deux siècles de distance, était admirable. Je me souviens vous avoir vu dans le bureau de Corbillon, Delafouche, vous étiez tellement occupé par vos dessins que vous n'avez même pas remarqué ma présence. Corbillon et moi, nous vous regardions dessiner avec une certaine tendresse. Vous étiez pâle, vous aviez l'air malade, il vous arrivait de sortir précipitamment de la pièce avant de revenir vous remettre au travail. Je vous regardais dessiner par-dessus votre épaule, j'admirais beaucoup vos œuvres. Vous dessiniez Mitterrand et Le Pen à la perfection, vous aviez parfaitement saisi leur fusion nationale-républicaine à partir de la guerre d'Algérie. Année après année, je vous ai vu progresser. Je savais que vous jetiez tous vos dessins à la corbeille à papier. Certains soirs, il m'arrivait de passer dans votre bureau pour en sauver quelques-uns. Je les ai ici, vous pourrez les récupérer si vous le souhaitez. Je vous ai tout de suite reconnu quand je suis arrivé à la résidence. Je suis heureux de voir que vous allez mieux, et surtout que nous puissions nous rencontrer tous les matins à la roseraie, et enfin discuter ensemble. Est-ce que vous dessinez toujours ? ». Il me faut avancer plus vite dans la rédaction de

mon *roman national*. Il me reste peu de temps. Je n'ai encore rien écrit sur Sarkozy, qui fut un ministre de l'Intérieur particulièrement infâme. Sarkozy a sans doute beaucoup étudié Mitterrand, qui avait lui-même beaucoup étudié Fouché. Tout se tient. Tous ces êtres abominables sont reliés entre eux. Tous ces ministres de la Police font partie de la même communauté de crapules, cela ne fait aucun doute. Les premiers temps, Mitterrand et Sarkozy s'entendirent à merveille. Le second, ministre du Budget à l'époque, se considérait comme l'élève du premier, momifié de son vivant en « monarque républicain ». Le moindre geste, la moindre expression de Mitterrand fascinait Sarkozy. Il aurait aimé lui baiser l'une de ses mains jaunes à chacune de ses apparitions, mais se contentait de diriger vers lui de suaves regards au cours du Conseil des ministres. Mitterrand emmenait parfois Sarkozy en voyage. Dans l'avion qui les emmenait à Prague, à Budapest ou dans d'autres capitales d'Europe de l'Est, le Président et son ministre assis côte à côte supervisaient des dossiers sensibles concernant l'asservissement économique des anciens pays communistes au sein de la zone euro qui se mettait en place. L'impressionnante crapulerie de Mitterrand qui était passé

de violents discours contre le capitalisme mondial à une défense inconditionnelle de la politique néolibérale européenne remplissait Sarkozy d'admiration. Il connaissait parfaitement le parcours politique de Mitterrand depuis Vichy jusqu'à l'Élysée, il s'était fait raconter toutes ses trahisons et ses manigances pour gravir un à un les échelons de l'État, il connaissait chacun de ses crimes pendant la guerre d'Algérie, il avait étudié avec passion chacune de ses batailles contre ses rivaux au sein du parti socialiste, et s'il rêvait de l'Intérieur, c'était pour suivre le même parcours de félonie, d'infamie et de cynisme. « Cet homme est un artiste du crime politique ! » s'exclamait Sarkozy en ajoutant un nouveau document au dossier Mitterrand qu'il avait commencé à composer dès son plus jeune âge. Il n'y avait désormais plus rien qu'il ignorât concernant la vie et l'œuvre de son idole. Travaillant enfin à ses côtés à une politique monétaire dévastatrice qui allait paupériser de larges pans de la population européenne, il jubilait à chaque instant en admirant l'image de bonté et de sagesse qu'était parvenu à construire le vieil homme à destination de son opinion publique. On pouvait donc être un criminel d'État et se faire aimer par des millions de gens ! On pouvait donc avoir servi



Pétain et passer pour un grand démocrate ! Cette découverte comblait d'aise Sarkozy dont l'ambition politique s'affermait au contact de Mitterrand. « Un jour, et plus vite que lui, je parviendrai au sommet de l'État, se disait-il en secret, et pour cela j'emploierai tous les moyens et commettrai tous les crimes possibles ! » Mitterrand, quant à lui, se méfiait de Sarkozy. « Cet homme est dangereux, dit-il à un proche, *trop* dangereux. Je sens chez lui une puissante passion du crime. Je sais qu'il a déjà commis d'innombrables méfaits, certains particulièrement ignobles. Je me méfie de tous ceux qui m'entourent, mais encore plus de lui, et je veille à ce qu'il ne m'approche pas trop, car il serait capable de me tuer sur un simple coup de tête, tellement il est impétueux et imprévisible. » Après le dîner, je passe lire le journal dans la « salle de convivialité ». Tiens, Collomb a tenu à nouveau des propos ignobles sur les Africains qui ont risqué leur vie en traversant la Méditerranée. Je ne sais plus exactement qui a présenté Collomb à Le Pen. Mitterrand ou Chevènement, certainement Mitterrand qui n'a jamais rompu avec Le Pen. Il a dû l'inviter à l'un de ces fameux dîners annuels qu'il organisait à l'Élysée, auxquels était convié tout l'arrière-ban de l'extrême droite française, et notamment ses anciens amis

Croix-de-feu des années trente. Tous les journalistes parisiens connaissaient l'existence de ces rencontres et se taisaient, par respect pour le vieux chantre de la « France unie » qui, avec ce slogan, était enfin revenu au pétainisme de sa jeunesse. Atteint par la maladie, ce retour aux sources l'avait, selon plusieurs témoignages, rasséréné. Il ne pouvait pas finir sa vie dans le mensonge en jouant à l'homme de gauche jusqu'au bout. Le Pen était toujours invité à ces dîners, possible que Mitterrand lui ait présenté Collomb qui rêvait de devenir un jour ministre de l'Intérieur et qui allait devoir fourbir ses armes pendant des années en tant que maire de Lyon, excitant sa police municipale contre les réfugiés et les Roms. Tous les politiciens qui ont voulu récemment devenir ministres de l'Intérieur se sont fait coacher par Le Pen. Le Pen connaissait tous les petits trucs, savait comment agiter les esprits avec des slogans racistes particulièrement efficaces. Tous les ministres de l'Intérieur français ont été nourris par le lepénisme et se sont abreuvés directement à la source, faisant régulièrement des séjours au manoir de Montretout pour s'imprégner de la pensée du Führer borgne. J'ai rêvé cette nuit de ces retrouvailles de l'extrême droite française au grand complet à l'Élysée, et à

peine réveillé je m'assois à mon bureau et me mets à écrire, intégrant cette scène à mon *roman national*. Le finirai-je un jour ? Place Beauvau, j'ai appris que la crapulerie française était infinie. Ne suis-je pas condamné à écrire le *roman national* jusqu'à la fin de mes jours et à le laisser inachevé ? Dehors il fait jour. J'ouvre grand les volets. Une légère brise porte le parfum des roses jusqu'à ma fenêtre. Dunoyer circule déjà dans la roseraie et me fait un signe de la main pour m'inviter à le rejoindre. À lui tout seul, Dunoyer est plus abject que Corbillon et Fouché réunis, cela ne fait aucun doute. Légèrement nauséux, je referme la fenêtre et retourne à mon bureau.